Illinois U Library

France
ILLUSTRATION

N° 99 — 23 AOUT 1947 — 40 FRANCS

Radiophoto I. N. P.

LE TOUR DU MONDE EN SOIXANTE-TREIZE HEURES

Parti de Chicago le 8 août à 18 h. 52 (heure française), le capitaine William P. Odom, seul à bord de son avion « Reynolds Bombshell », est rentré à Chicago le dimanche 10 août à 19 h. 58. Il a ainsi bouclé le tour du monde, soit 31.614 kilomètres, en 73 heures 6 minutes, à la vitesse moyenne de 431 kilomètres à l'heure. Le précédent record avait été établi le 29 juillet 1933 par Wiley Post, qui, à bord d'un Lockheed-« Vega », avait couvert 25.000 kilomètres en 186 heures 56 minutes.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1.730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . . .	1.200	1.430	1.400	1.630

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois

France et Colonies . . . Un an **360 fr.**
Étranger . . . . . Un an **460 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

France ILLUSTRATION

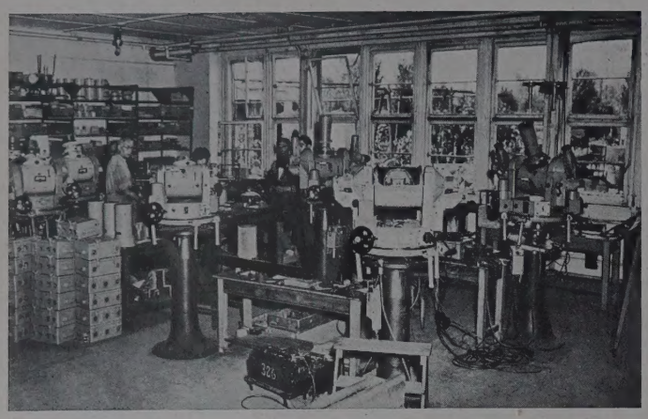
GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 99 • 23 AOUT 1947

ALENÇON ACCLAME SES LIBÉRATEURS

Les villes de Laval, Mayenne et Alençon ont invité le général de Gaulle à assister aux cérémonies grandioses qu'elles avaient organisées pour commémorer le troisième anniversaire de leur libération. A Alençon, où, accompagné du général Leclerc, il a reçu de la population tout entière un accueil enthousiaste, l'ancien chef du gouvernement provisoire a, dans un grand discours politique, fait appel à l'esprit d'initiative des Français, cet esprit qui a été à l'origine de notre victoire et qui doit être un des principaux facteurs de notre redressement définitif.

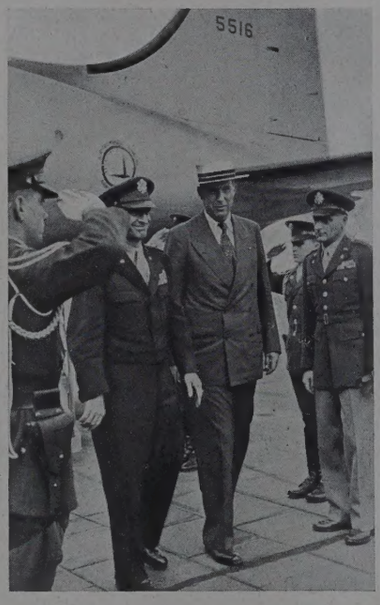
UNE SEMAINE DU MONDE



Berlin. — *Les autorités américaines ont découvert dans une usine de la banlieue berlinoise du matériel de guerre fabriqué et entreposé clandestinement, en violation de l'autorité de la Commission de contrôle alliée.*

Montevideo. — *Devant le palais du parlement, une foule immense a assisté le 8 août aux funérailles du président de la République, Tomas Bereta, que Don Luis Battle Berres a remplacé à la tête de l'Etat uruguayen.*

New York. — *M. Sutan Sjahir (à gauche), ancien premier d'Indonésie, est arrivé le 8 août pour déposer à l'O. N. U.*



Berlin. — *En visite en Allemagne, M. Royall, secrétaire d'Etat américain à la Guerre, est accueilli par le général Clay.*

Allemagne. — *Le procès des 31 médecins et infirmiers du camp de concentration de Buchenwald, accusés du meurtre de 51.000 détenus, dont 9.000 prisonniers de guerre, s'est terminé le 14 août, à Francfort, sur le verdict suivant : 22 condamnations à mort, 5 peines de travaux forcés à vie et 4 autres de vingt à dix ans.*

Bulgarie. — *M. Nikola Petkov, secrétaire du parti agrarien de l'opposition, a été jugé à Sofia. L'accusé, qui a affirmé n'avoir pas voulu agir contre la souveraineté populaire, a été condamné le 16 août à mort pour complot contre l'Etat.*

Grande-Bretagne. — *A l'issue d'une séance mouvementée qui s'est prolongée pendant plus de dix-huit heures, la Chambre des communes a approuvé le 12 août, en troisième lecture, par 170 voix contre 63 le projet de loi accordant au gouvernement des pouvoirs exceptionnels pour faire face à la crise. D'autre part, le groupe parlementaire travailliste a rejeté une résolution invitant le gouvernement à réaliser le programme de nationalisation de toute l'industrie sidérurgique anglaise.*

Indes. — *Le 15 août, à 0 heure, l'empire des Indes a cessé d'exister. La Grande-Bretagne a concédé le statut de dominion à l'Inde et au Pakistan. Lord Mountbatten, dernier vice-roi, devient gouverneur général de l'Inde et M. Jinnah assumera les mêmes hautes fonctions dans le Pakistan.*

Italie. — *Les négociations entre les Etats-Unis et l'Italie ont abouti, le 14 août, à un accord qui prévoit l'annulation de la dette de guerre italienne envers les Etats-Unis, dette qui s'élève à plus d'un milliard de dollars, et le déblocage des avoirs italiens aux U. S. A. (65 millions de dollars).*

New Delhi. — *Le ministre de France aux Indes, M. Henri Roux (au centre), a signé, le 16 juillet, avec le pandit Nehru (à gauche) un accord réglant les conditions qui régiront les services aériens entre les deux pays.*

Munich. — *Les israélites de Munich ont manifesté devant le consulat britannique pour protester contre l'attitude de la Grande-Bretagne envers les émigrants qui tentaient de gagner illégalement la Palestine.*

GRANDE SEMAINE POLITIQUE

Le président du Conseil a réussi à surmonter un des principaux obstacles qu'il rencontrait avant les vacances parlementaires : la loi électorale pour les prochaines élections municipales.

La difficulté n'était pas mince. Le mode de scrutin est toujours un enjeu d'importance entre les partis, même si les discussions qu'il suscite semblent ésotériques à l'opinion. De plus, la querelle des « majoritaires » et des « proportionnalistes », vieille d'un demi-siècle, n'a jamais été aussi vive et elle divise la majorité actuelle.

En conseil des ministres, M. Ramadier avait obtenu une laborieuse unanimité autour d'un de ces textes transactionnels dont il a le secret. Le régime de 1884, majoritaire, eût été maintenu dans les communes de moins de 35.000 habitants, tandis que les agglomérations plus importantes auraient fait un essai de représentation proportionnelle municipale, tempérée par le panachage.

Bien entendu, les communistes se sont insurgés contre ce projet. Ils ne veulent ni du scrutin majoritaire, parce que les coalitions se forment plus aisément contre eux qu'à leur profit ; ni du panachage, parce que la règle du « centralisme démocratique » veut que l'on réserve au parti le choix des élus.

Comme pour les élections de novembre dernier, M. Jacques Duclos et ses amis se sont tournés du côté M. R. P. pour renouveler une alliance d'un jour, qui, jusque-là, n'avait desservi ni l'un ni l'autre parti.

Les républicains populaires ont hésité devant cette offre, qui n'était pourtant inattendue que pour les profanes. Toutes leurs traditions — et aussi tous leurs intérêts — sont du côté de la représentation proportionnelle. Le catholicisme social qu'ils représentent n'a-t-il pas longtemps soupiré jadis après ce mode de scrutin qui lui eût permis de faire sans compromission sa place au soleil ? Le M. R. P. ne doit-il pas le rang qu'il occupe dans la vie politique au scrutin d'octobre 1945 ?

Cet appel des sirènes communistes a troublé à tel point les consciences républicaines populaires qu'un accord a été scellé à la Commission du suffrage universel autour d'un projet assez éloigné de celui du gouvernement : les bienfaits de la représentation proportionnelle étaient étendus à toutes les communes de plus de 2.500 habitants, tandis que les méfaits du panachage étaient épargnés aux agglomérations de plus de 10.000 habitants. Il est symptomatique que M. Bidault, dont l'influence est grande, n'ait pas pu obtenir de ses amis qu'ils abandonnassent eux-mêmes ce texte auquel l'un des leurs, M. Cayeux, député de Paris, avait attaché son nom. Une concession substantielle de M. Ramadier étendant la R. P. aux communes de plus de 9.000 habitants n'a pas suffi à apaiser le M. R. P., obstinément hostile à un deuxième tour de scrutin et même au simple panachage.

Le président du Conseil a dû employer la manière forte, c'est-à-dire la question de confiance. Il a réussi. Avec beaucoup de regrets, exprimés par la bouche autorisée de M. Francisque Gay, les républicains populaires ont repris leur place dans la majorité.

Nous aurons donc un scrutin qui desserrera l'étreinte des partis. Les communes les moins importantes retrouveront leurs vieilles habitudes. Dans les autres, les électeurs auront le droit de marquer leur préférence entre les candidats et de les marquer autrement que par le platonique « vote préférentiel ».

La bataille électorale d'octobre s'engagera ainsi dans des conditions sensiblement différentes de celles qui l'ont précédée. Les deux principaux partis redoutent cette épreuve. D'une part, les communistes, même s'ils conservent leurs voix, n'ont aucune chance de garder les positions prises en avril 1945 grâce à la confusion des « listes uniques ». Il leur faudra aller très souvent seuls à la bataille, et cet isolement leur paraît redoutable. Les craintes du M. R. P. sont d'un autre ordre. Les dernières élections municipales ne lui avaient pas été favorables, et il ne peut que progresser. Mais le R. P. F. engagera vraisemblablement quelques luttes spectaculaires. A qui prendrait-il ses voix, sinon au M. R. P. ? Et quel parti ne serait pas sensible à un fléchissement de ses suffrages dans des centres comme Paris, Strabourg, Lille, Bordeaux ? L'existence d'un second tour dans les petites communes pose le problème difficile des alliances. Il faudra bien que le M. R.P., qui a, jusqu'à présent, cheminé seul, trouve des partenaires. Pour un parti qui veut rester au centre, la lutte en deux blocs est malaisée...

Le succès sur la loi électorale n'a pas suffi à assurer des vacances paisibles au président du Conseil. Dès l'interruption des travaux parlementaires, M. Ramadier a dû partir à Lyon et jouer au Congrès socialiste l'existence de son gouvernement. M. Guy Mollet s'est présenté en accusateur implacable, brandissant l'orthodoxie, reprochant à un cabinet à direction socialiste de n'avoir pas respecté les décisions prises par le congrès d'août 1946.

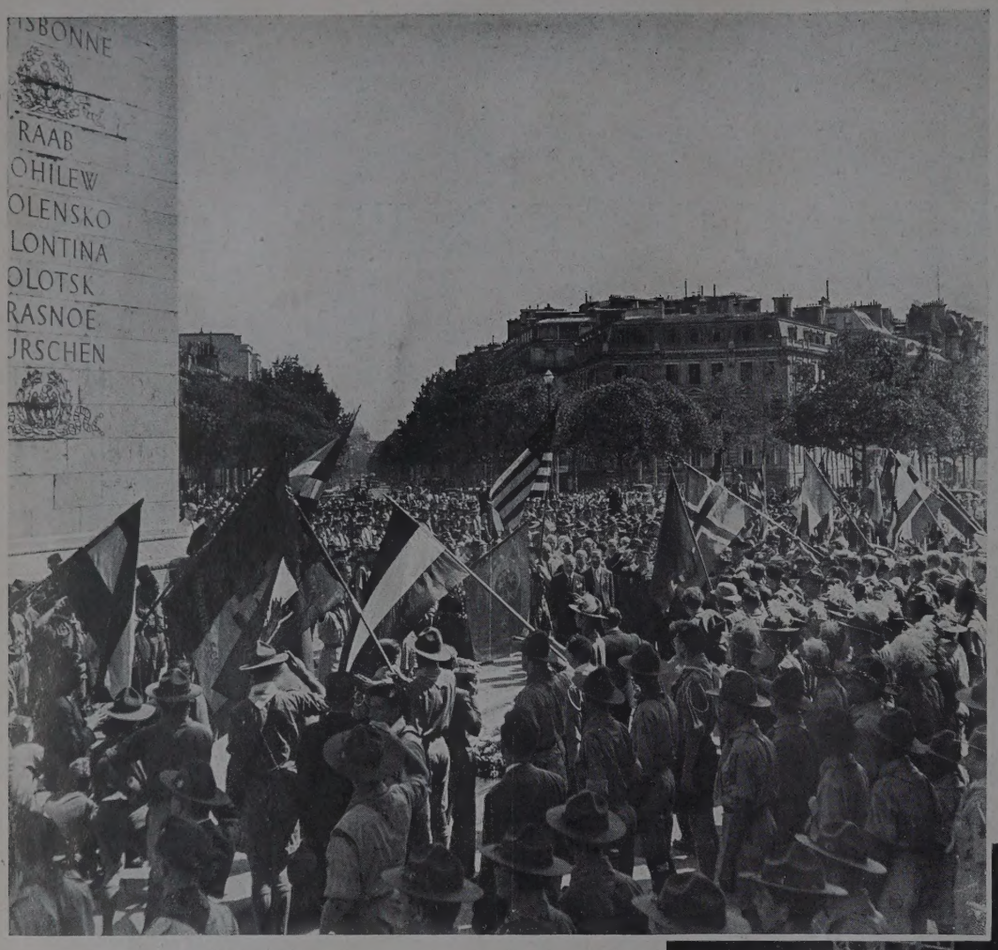
Par ailleurs, la question des salaires n'est pas résolue. La C. G. T. reste intransigeante. Elle a signé un accord avec le patronat et entend s'y tenir. La perspective de pourparlers à trois, où MM. Daniel Mayer et Philip eussent représenté le gouvernement, ne l'a pas fait fléchir. M. Ramadier en a été réduit à demander à ses deux ministres d'agir par voie d'autorité, c'est-à-dire de préparer des décrets consacrant pour partie l'accord du 1er août. Nul doute cependant que l'apaisement que l'on était en droit d'attendre ne sera pas de longue durée. Les revendications et les grèves risquent de revenir avant la chute des feuilles.

Le statut de l'Algérie était un autre obstacle de taille pour le gouvernement. Un premier scrutin a eu lieu qui a coupé le Rassemblement des gauches des deux autres partis de la majorité. Soutenue par MM. Pleven et René Mayer, combattue par M. Ramadier, une motion d'ajournement du débat au 19 août a été repoussée. Par un de ces paradoxes fréquents en politique, la discussion a été remise à cette date même... C'est la preuve que, malgré les concessions faites par M. Ramadier, l'accord n'est pas fait et que les Français d'Algérie sont loin d'être apaisés.

Quoi qu'il en soit, cette fin de session parlementaire se termine sur un fait d'importance : la majorité s'est élargie sur la droite et les communistes sont isolés dans l'opposition. En fait, l'Assemblée nationale se trouve coupée en deux blocs. Ce n'est point par hasard que la ligne de partage de la représentation nationale correspond aux deux attitudes contradictoires que suscite en France le plan Marshall...

PARIS	COMMUNES DE LA SEINE (quelle que soit la population)	COMMUNES DE PLUS DE 9.000 HABITANTS	COMMUNES DE MOINS DE 9.000 HABITANTS
Scrutin de liste à *un tour* avec représentation proportionnelle et panachage, Paris étant divisé en neuf secteurs.	Scrutin de liste à *un tour* avec représentation proportionnelle et panachage, chaque commune formant un ensemble sans division par secteur.	Scrutin de liste à *un tour* avec représentation proportionnelle et panachage, chaque commune formant un ensemble dans les divisions par secteur existantes.	Scrutin de liste majoritaire à *deux tours* sans représentation proportionnelle, mais avec panachage. Sont élus au premier tour les candidats qui ont obtenu la majorité absolue des suffrages exprimés ; au second tour, tous les candidats qui ont obtenu la majorité relative.
Le mode de scrutin est celui déjà appliqué pour les élections provisoires d'avril 1945. Une seule différence : Paris est divisé en neuf secteurs, au lieu des six actuellement existants.	*Quatorze jours après les élections municipales, ces communes de la Seine autres que Paris auront à désigner leurs 60 conseillers généraux. Elles le feront au même mode de scrutin, le département étant partagé en six secteurs.*		*Le régime est celui appliqué depuis 1884, sans aucun changement.*

Tableau montrant les principales modifications apportées par la nouvelle loi électorale pour les élections municipales qui auront lieu en octobre.



Des délégations de scouts des quarante-deux nations qui participèrent au jamboree de Moisson sont venues s'incliner sur la tombe du Soldat inconnu.

JOURS ET NUITS DU JAMBOREE MONDIAL

Les délégations nationales pénètrent dans la grande arène, par le plan incliné, précédées de leurs drapeaux.

Sous les drapeaux des quarante-deux nations participantes, trente mille scouts assistent à la soirée d'ouverture du Jamboree mondial de la paix, dans la grande arène du camp de Moisson.

Dans la tribune officielle, on reconnaît, de gauche à droite, le général de Lattre de Tassigny, M. Pierre Bourdan, le général Lafont, chef du scoutisme français, et M. André Letourneau.

Du 9 au 18 août, trente mille garçons de treize à dix-sept ans, appartenant à toutes les races, à toutes les classes sociales, à toutes les croyances, ont mené une existence de joie fiévreuse au Jamboree de Moisson.

Un même insigne, le nœud de carrick, symbole de l'amitié, sur une fleur de lys d'or, insigne des anciennes boussoles et du scoutisme international, était cousu sur leur poitrine.

Le 9 août, à la nuit tombante, trente mille garçons venus de tous les coins du monde défilèrent, une heure durant, pour prendre place dans l'arène, où le général Lafont, chef du scoutisme français, leur souhaita la bienvenue.

Devant les scouts, des milliers de spectateurs occupaient les tribunes. Parmi eux, M. Pierre Bourdan, ministre de la Jeunesse, des Arts et des Lettres, M. Letourneau, ministre de la Reconstruction, et aussi le général de Lattre de Tassigny, M. Monod, directeur de l'Enseignement du second degré et président des Eclaireurs de France.

Soudain, un grand silence. Tous se lèvent et se découvrent. Les haut-parleurs diffusent le dernier message de Baden Powel, qui avait été nommé « lord de la Paix », et qui rappelle les principes du scoutisme et invite à semer l'esprit de fraternité dans le monde.

Après la transmission du feu conservé depuis le dernier jamboree, M. Pierre Bourdan, au nom du gouvernement de la République française, prend la parole.

Il reprend la phrase fameuse : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer » et encourage les éclaireurs à continuer leur action pacificatrice.

Le 10 août, la vie habituelle des jamborees commença. La vie de scouts dans une ville

scoute. Secrétaires et infirmières étaient des cheftaines. Les interprètes et les « hôtesses » au foulard jaune, les agents des transports et de la circulation au foulard blanc, les pompiers et les policiers au foulard rouge étaient des routiers. A la poste, à la banque, à l'agence de voyages, les employés portaient la chemise grise et la culotte courte. Un discret service de contrôle des infractions susceptibles d'être commises sur le terrain du camp était assuré par des magistrats et des inspecteurs de police appartenant au mouvement éclaireur.

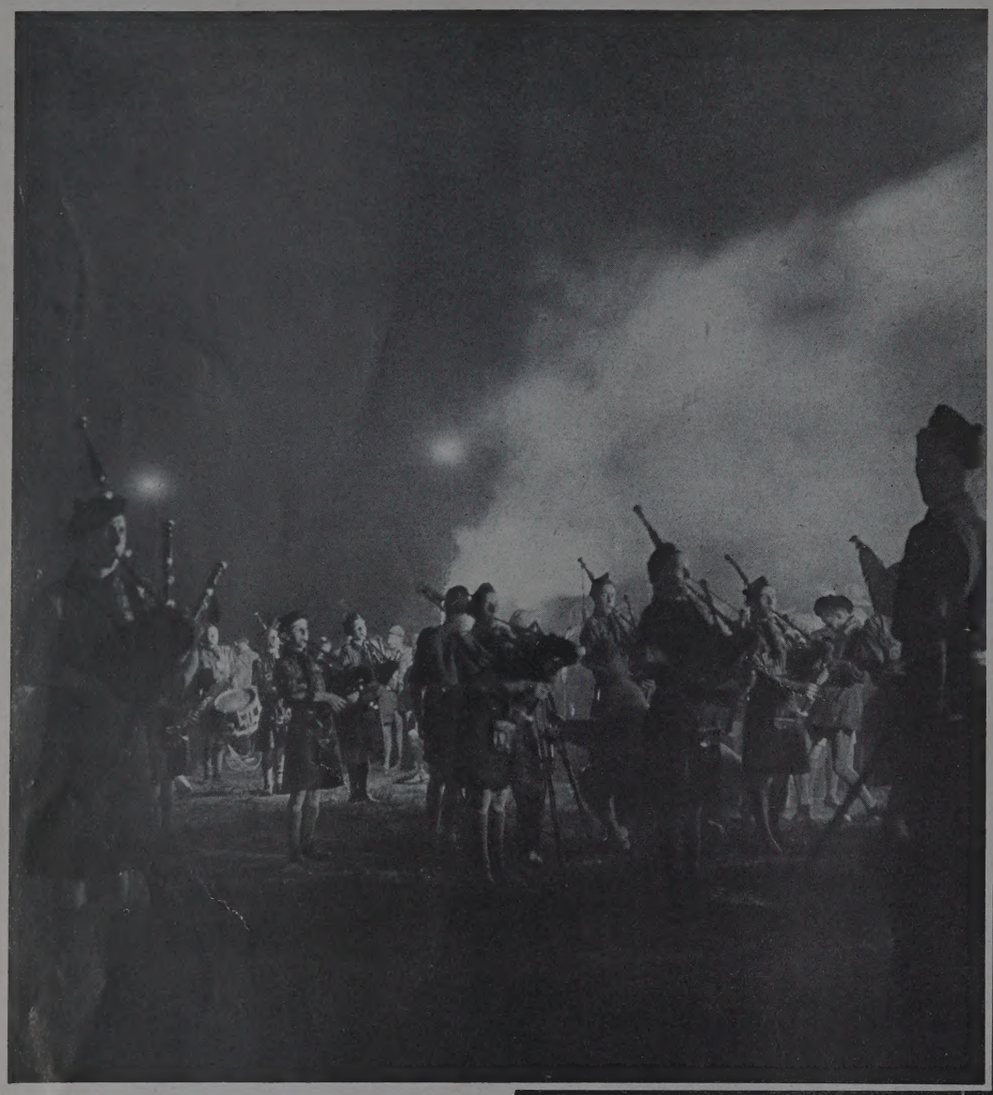
A 7 h. 30, le camp s'éveille. Partout, scouts jaunes, noirs, blancs se précipitent aux douches et aux lavabos.

Mais, dès 8 heures et jusqu'à 9 heures, un silence relatif s'établit, pour respecter la ferveur de tous ceux qui pratiquent un culte. Les protestants sont les plus nombreux. Puis viennent les catholiques, les musulmans, les israélites, les orthodoxes, les adeptes de la Christian Science, les autres croyants.

A 10 heures, les couleurs de toutes les parties du monde sont envoyées au haut de leur mât. Minute émouvante, qui rappelle l'ampleur de cette manifestation fraternelle.

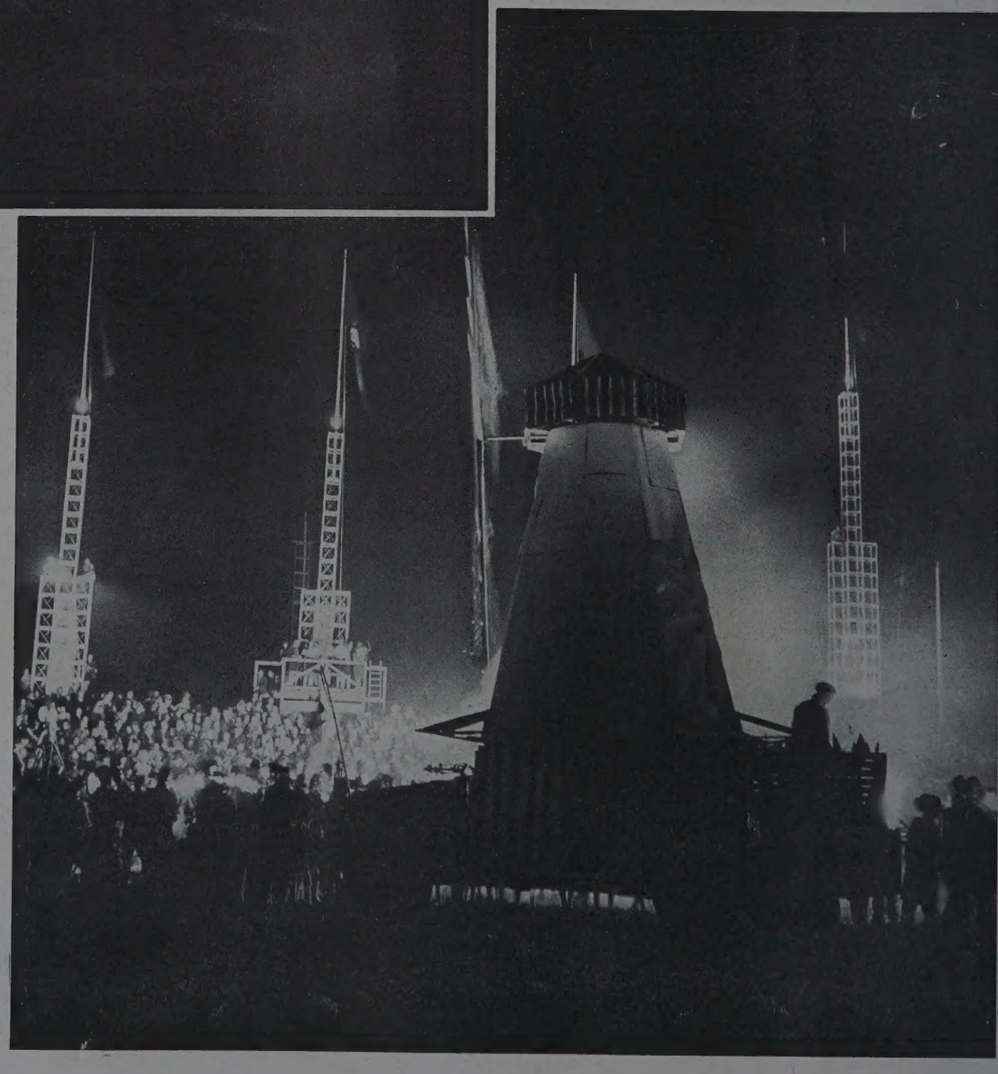
La fin de la matinée s'emploie à des baignades dans la Seine et à des travaux manuels dans des « ateliers techniques ».

Avant midi, c'est la préparation, sur des feux de bois, de la nourriture sortie des caisses et des réfrigérateurs de l'Intendance. Les



A la lueur des torches, un groupe de scouts écossais donne un concert de bag-pipe.

L'un des cinq chars qui symbolisaient les précédents jamborees : celui de la Hollande.



Scouts américains de race indienne revêtus du pittoresque costume de leurs pères.

M. Vincent Auriol, reçu au camp de Moisson, visite à pied le camp « Extension » (ci-dessus), *où sont groupés les scouts diminués physiquement. — Entouré des personnalités du gouvernement et du Jamboree, le président de la République écoute* la Marseillaise (ci-contre), *avant d'assister aux jeux des troupes écossaises* (ci-dessous), *exécutés dans l'arène au son des « bag-pipes ». —* En haut, à droite : *la musique scoute américaine.*

M. Vincent Auriol auprès d'un scout du camp « Extension », qui groupe trois cents garçons, tous malades ou infirmes.

étrangers ont eu le choix entre le menu du type français et celui du type anglo-saxon. Israélites et Musulmans ne mangent que certaines viandes de bêtes tuées d'une façon spéciale. Et ceux qui observent le Ramadan attendent le coucher du soleil.

Pour la plupart des campeurs, le déjeuner est l'occasion des meilleurs contacts amicaux.

De sieste, il n'est guère question, contrairement à l'usage établi dans les camps scouts.

A partir de 15 heures, place à l'art et aux amusements !

Chaque jour, un pays donne à l'arène une « démonstration nationale ».

Après le dîner, les évocations folkloriques continuent à la lueur de bûchers qui flambent sur des plateaux de terre pilée.

Le jeudi 14 fut la grande journée officielle. M. Vincent Auriol, président de la République, accompagné de MM. Ramadier, Bidault, Moutet, Bourdan, du général de Lattre de Tassigny, du corps diplomatique et de nombreux parlementaires, fut accueilli au Jamboree par le général Laffont, chef du scoutisme français, M. Arnaud, chef du camp, M. Van Effenterre, commissaire général, M. Wilson, directeur du Bureau international du scoutisme.

Après avoir assisté à différentes manifestations sur l'arène, le président s'adresse à tous les scouts. « Je vous conjure, dit-il, de pratiquer demain les vertus que vous pratiquez ici. Alors, au lieu de ce grand rassemblement provisoire, vous aurez fondé le Jamboree définitif des nations. »

Malgré le peu de temps dont il disposait pour la visite du Jamboree, le président de la République a tenu à visiter les trois cents garçons malades ou infirmes belges, anglais, italiens et français qui sont venus représenter tous leurs camarades « scouts quand même », et qui étaient groupés dans le camp « Extension ».

Dans l'enceinte du quartier général, il a remis la Légion d'honneur à cinq des organisateurs du camp de Moisson, dont le commissaire Arnaud, et, les épaules blanches de poussière, le visage épanoui, il arriva dans le baraquement de la réception, où il prononça une nouvelle allocution :

« La diversité des pays représentés dans ce rassemblement lui donne une unité forte... Faites-nous, scouts, un monde meilleur, plus juste, plus raisonnable que celui que vous avez reçu. »

Le chant de l'*Au revoir* et le chant du Jamboree précédèrent le départ du chef de l'Etat.

Et, le lundi 18, voilà déjà arrivée la dernière journée du camp proprement dit !

Elle fut marquée d'une cérémonie symbolique. Sur l'arène reposait mollement un énorme ballon, haut comme trois étages d'une maison. Tous les continents y étaient dessinés. Par-dessus les têtes des trente mille éclaireurs massés, la mappemonde avança doucement. Chaque délégation y accrocha son drapeau. Et, au milieu des hurlements de joie, elle s'immobilisa devant la tribune.

Le scoutisme international avait affirmé, une dernière fois, avant la dislocation de ses délégués, sa volonté d'union fraternelle.

HENNI JOUBREL.

APRÈS la cérémonie d'adieux du 18 août, l'Internationale en culottes courtes s'est dispersée dans une ville de province. Mais, au château de Rosny, le Bureau international du scoutisme siège en son onzième congrès. C'est le colonel J. S. Wilson, directeur du Bureau international du scoutisme, qui a présenté et fait adopter le rapport final.

Dans ce rapport, le colonel Wilson rend hommage à plusieurs des animateurs du mouvement, qui payèrent de leur vie leur fidélité à la loi scoute. Il cite, entre autres, le comte Paul Teleki, en Hongrie, fusillé en mars 1941 ; le général Goppers, chef scout de Lettonie, fusillé la même année ; le créateur du scoutisme autrichien, Emmerich Teuber, mort en camp de concentration. Ce sont des exploits de ce genre qui situent le scoutisme.

Baden Powell ne sera pas remplacé. Le Bureau international attirera l'unité internationale des diverses fédérations. Le général J. Lafont y représentera la France.

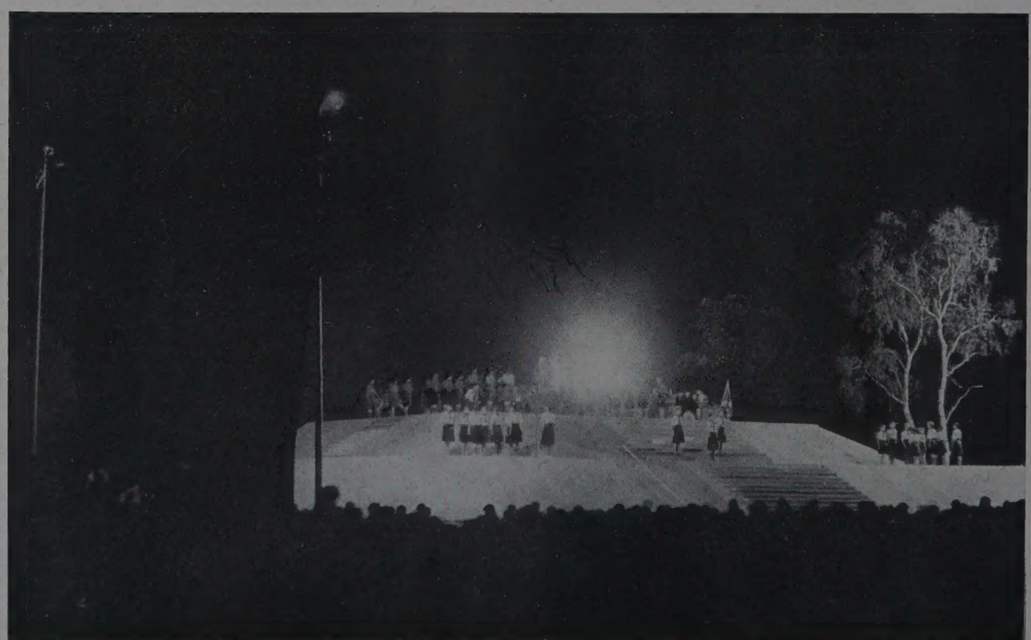
De graves et délicats problèmes se posent au Bureau international. Problèmes qu'illustraient au Jamboree de Moisson les délégations des scouts dits « déplacés »...

Parmi les « déplacés » qui campaient en général à Moisson, il se trouvait des garçons représentant 1.000 scouts Esthoniens, 4.100 Lettons, 3.500 Lithuaniens, 1.000 Russes blancs, 2.000 Ukrainiens, 13.500 Polonais domiciliés en Europe occidentale... Dans les rangs de la délégation américaine, on pouvait trouver aussi des éclaireurs allemands affiliés à des troupes des occupants.

Les fédérations n'auront pas le statut de groupements nationaux, la diplomatie l'interdit. La fraternité scoute, en attendant des jours meilleurs, leur ouvre les bras, au nom de la fraternité, comme organisations de « déplacés »... C'est une porte ouverte sur l'avenir...

En attendant, se félicitant des résultats obtenus, le colonel Wilson donne comme mot d'ordre pour les années à venir la phrase de Rabindranath Tagore : « Le monde devra s'ordonner par la fraternité et non par l'administration. Nous avons surtout besoin d'hommes ayant l'esprit de fraternité mondiale, d'hommes de cœur. »

J. DEBÛ-BRIDEL.



Avant que la « ville scoute » s'endorme, un feu de camp général a été allumé devant les quelque trente mille garçons.

Reportage photographique *France-Illustration* (H. Parnotte).

EN PARCOURANT "LA VÔGE"

par notre envoyé spécial H. CHÉRET

Dans une usine de tissage des Vosges, une ouvrière surveille la fabrication de la trame qui prendra place sur les métiers à tisser.

QUAND à travers les fenêtres du rapide qui vient de parcourir les plaines de Champagne on voit se profiler, au sommet de la colline, les tours de la cathédrale de Langres, s'élevant au-dessus des remparts qui ceinturent la patrie de Diderot, on commence à sentir, sinon à découvrir de façon certaine, que l'on a atteint une frontière géographique et que l'on va pénétrer dans une autre région de la France.

C'est d'ailleurs cette voie d'accès vers l'Est qui m'a toujours semblé la plus agréable et la plus instructive. Petit à petit, les bois qui se pressent le long de la voie ferrée s'allongent, s'épaississent et deviennent forêts. Les villages et les bourgs se nichent dans de véritables clairières, tandis qu'au flanc des collines les champs semblent monter à l'assaut des arbres qui couronnent tous les sommets.

Et, soudain, les plaques indicatrices des gares vous révèlent une première richesse : Martigney - les - Bains, Contrexéville, Vittel. Nous voici au pays des sources.

Comme dans bien d'autres lieux de France, la médecine romaine avait découvert la vertu curative de ces eaux bienfaisantes, ainsi qu'en témoignèrent les vestiges découverts lors de la construction des établissements actuels. Mais, dans les siècles suivants, seuls les habitants de la région conservèrent l'habitude de les utiliser. En 1852, un avocat de Toulouse, Louis Bouloumié, qui souffrait de coliques néphrétiques, vint, sur le conseil d'un médecin, faire un séjour au village de Vittel. Le résultat de cette première cure s'avéra si satisfaisant que Louis Bouloumié décida d'acquérir la source à laquelle il devait sa guérison, et, quelques années plus tard, à la suite d'un rapport favorable de l'Académie de médecine, il en commençait l'exploitation. Depuis lors, la vogue de Vittel n'a pas cessé de croître et, au cours des années de l'entre-deux guerres, une moyenne de vingt mille baigneurs, dont cinq mille étrangers, se pressaient chaque année sous les galeries de cure et dans les allées du parc.

Mais, si Vittel ne devait pas souffrir aussi cruellement de la guerre que d'autres cités françaises, les événements qui s'y déroulèrent de 1940 à 1945 allaient interrompre son activité et lui causer des dommages importants. De 1940 à 1944, la station fut, en effet, réquisitionnée par les Allemands, qui y établirent un camp d'internement pour les civils anglo-saxons. Toute exploitation devint donc impossible, bien que la Société des Eaux eût pu obtenir de surveiller les installations des sources, qui purent ainsi être maintenues en parfait état. En 1944, enfin, Vittel est libérée, non sans qu'au cours de la lutte de nombreux obus soient tombés sur la ville, ne causant heureusement, que des dommages réparables et, disons-le à la louange de la cité, déjà réparés. Mais pendant longtemps encore les hôtels allaient être occupés par les troupes alliées.

Lorsque la guerre fut finie, le matériel et les bâtiments avaient évidemment beaucoup souffert de ces occupations successives et, dans la pénurie de toutes choses où nous nous trouvions alors, il n'était guère facile de tout remettre en état.

Cependant, en 1946, Vittel rouvrit ses portes. Modestement encore, puisqu'elle ne put accueillir au cours de toute la saison que quelque quatre mille curistes. Mais cette année, bien que tous les hôtels n'aient pu être réaménagés et qu'ils aient dû, de ce chef, conserver leurs portes closes, on peut estimer que près de dix mille personnes ont pu venir profiter des vertus curatives des célèbres sources. Vittel a donc ainsi retrouvé en partie son visage d'autrefois, et l'affluence des baigneurs peut, à certains moments, faire oublier qu'il y a eu la guerre et l'occupation.

Quant aux projets des dirigeants de la station, ils sont simples : remettre en état les hôtels qui n'ont pu encore être rouverts cette année, c'est-à-dire rendre à Vittel la capacité hôtelière qu'elle possédait avant la guerre, faire revivre toutes les distractions qui, comme les courses, faisaient une partie de sa vogue, et après cela on verra. Programme, en somme, réaliste et adapté aux possibilités du moment.

Mais les eaux des sources de Vittel sont consommées dans le monde entier, et la Société des sources possède, à la sortie de la ville, une usine moderne où se fait la mise en bouteilles et l'expédition de la précieuse eau. Cette branche de leur activité ne s'est jamais complètement arrêtée, mais, pendant la guerre, la pénurie du verre à bouteille a considérablement réduit l'expédition. Tandis qu'auparavant trente millions de bouteilles quittaient annuellement Vittel, ce chiffre était tombé à un ou deux millions dans les dernières années de la guerre. Actuellement, il est remonté à une vingtaine de millions, la verrerie de Gironcourt, située à une douzaine de kilomètres au nord de Vittel, ayant repris sa production.

DE Vittel à Mirecourt, à travers « la Vôge » proprement dite, les forêts s'écartent peu à peu du fond des vallées, et l'on pénètre véritablement dans la vieille Lorraine rurale et traditionnelle, où le compartimentage du pays et l'absence de matières premières pour la grande industrie ont le mieux conservé les genres de vie d'antan.

L'assolement triennal, l'exploitation communautaire qui caractérisent la France agricole du Nord-Est se retrouvent encore vivaces sur cette terre. Le village lorrain est demeuré le type de la vieille communauté rurale française, composée uniquement de petits propriétaires dont l'activité se partage entre les champs, les prés et la forêt. Si les champs et les prés sont propriétés individuelles, la forêt, par contre, appartient à la commune, qui, après en avoir réparti les produits aux habitants, vend le « quart en réserve » aux marchands de bois au profit de la caisse communale. Une autre pratique communautaire encore en vigueur est la « vaine pâture », qui consiste, une fois les récoltes faites, à réunir le troupeau du village pour l'envoyer pâturer dans les champs, permettant ainsi au petit propriétaire qui ne possède que quelques ares d'entretenir le bétail nécessaire à la nourriture de sa famille et à la fumure de ses terres.

Le village lui-même est l'image de cette structure sociale et de ces habitudes communautaires. Comme il convient à une communauté de petites gens, il se compose de fermes

Sous les galeries de l'établissement thermal de Vittel, les baigneurs sont revenus nombreux.

Une dentellière sur le seuil de sa maison.

modeste, disposées en longues files le long des chemins, et devant lesquelles une sorte de trottoir, la « parge » ou « usoir », est non point fait pour les rares passants, mais pour le fumier, les réserves de bois, les instruments aratoires, transformant ainsi la rue en une sorte de cour commune.

Etiré tout le long de la route, de Vittel à Nancy, Mirecourt n'est, en somme, qu'un typique village lorrain agrandi. C'est, cependant, une cité qui n'a que deux rivales dans le monde entier : l'une en Tchécoslovaquie, l'autre en Allemagne. Mirecourt est la métropole de la lutherie.

C'est dans les petites rues du vieux bourg qu'il faut flâner et jeter des regards indiscrets, par les fenêtres, dans les vieux ateliers où le violon se fabrique toujours selon les recettes du maître Tiwersius. C'est, en effet, le hasard qui a fait naître ici cette industrie de renommée internationale. A Ravenel, hameau voisin de Mirecourt, les ducs de Lorraine avaient, au XVII[e] siècle, leur château de plaisance, et, grands amateurs de musique, ils y amenaient avec eux leur luthier, un Italien, Tiwersius. Celui-ci fit des élèves dans l'art de la lutherie et, peu à peu, Mirecourt devint ainsi la patrie des luthiers. Ce n'est cependant pas, comme on pourrait le croire, la proximité des forêts qui favorisa le développement de cet art. Nos bois ne conviennent pas à la fabrication des instruments de musique, et érables et sapins que l'on peut voir en grumes à la gare de Mirecourt viennent en droite ligne de Yougoslavie, de Suisse ou de Bohême.

Avec le temps, deux catégories de luthiers se sont distinguées. Chez les uns, le violon est toujours exécuté selon les méthodes ancestrales, c'est-à-dire que tout le travail est fait à la main et que chaque ouvrier construit son violon, de telle sorte que l'on ne devrait pas dire d'un violon qu'il est de telle ou telle maison, mais bien de tel ou tel ouvrier.

La puissance envahissante de la machine a fait des ravages là aussi, et certains luthiers se sont portés vers la fabrication de série, dans laquelle l'ouvrier fabrique une pièce déterminée, toujours la même. Mais, aujourd'hui, il y a une crise de la lutherie, et il est bien certain que le marché français, à lui seul, ne permettrait pas de vivre à tous les artisans de Mirecourt. Le goût de la musique, il faut le reconnaître, s'est perdu un peu avec le développement de la T. S. F., ou plutôt le goût de faire de la musique. Et c'est particulièrement les fabricants de violons à bon marché, d'instruments d'étude, qui ont eu à en souffrir.

Reste évidemment l'exportation. L'industrie allemande est pour le moment abattue, l'indus-

1 Mirecourt, les artisans du violon travaillent toujours selon les méthodes employées jadis.

trie tchèque ne s'est pas relevée de l'expulsion des Sudètes, nous avons ici du terrain à gagner sur les marchés étrangers. Mais encore faudrait-il avoir assez de main-d'œuvre. Les apprentis se font rares. Il faut au moins trois ans pour que l'on puisse vous confier une pièce de bois et la gouge, et encore vous ne ferez certainement pas un Stradivarius. Il nous semble, cependant, que l'industrie du violon d'art ne peut pas mourir. Il reste assez par le monde d'amateurs de bonne musique et, partant, de professionnels et d'artistes pour que les meilleurs artisans de Mirecourt puissent continuer à vivre.

C'est à Mirecourt, d'ailleurs, que se fait le mieux la transition entre la Vôge rurale et la Vôge industrielle, car, à côté des luthiers, et jadis souvent dans les mêmes ateliers, les femmes brodent ou font des dentelles, et nous voici amenés vers le domaine de l'industrie textile.

Depuis des siècles, le coton importé d'Asie Mineure ou des Indes atteignait les vallées les plus reculées des Vosges, où les femmes le filaient à la main durant les longues soirées d'hiver. Puis, les filés ainsi produits étaient transformés en tissus sur des métiers primitifs. Lorsque, au XVIII[e] siècle, la filature devint une industrie mécanique, la production anglaise vint concurrencer nos tissus, et c'est seulement après la rupture de la paix d'Amiens qu'un prisonnier anglais installa la première filature mécanique à Senones. Peu à peu, les métiers se répandirent dans la région, mais cette industrie du coton demeura longtemps subordonnée aux industriels d'Alsace.

Le traité de Francfort devait amener une forte émigration d'Alsaciens décidés à ne pas demeurer sous le joug allemand et qui transportèrent résolument leur industrie de l'autre côté des Vosges. C'est de cette époque que date le grand développement de l'industrie cotonnière lorraine, encouragée encore par la favorable tarification douanière de 1892.

C'est à Epinal que se trouvent le siège du Syndicat cotonnier de l'Est et l'Ecole supérieure de filature et de tissage dont nous parlerons plus loin. La vieille cité, si éprouvée par la guerre, ne fait cependant, en aucune façon, figure de métropole industrielle. Dans les vieilles rues qui entourent la si curieuse basilique Saint-Maurice, c'est le calme et le silence.

Lorsque les Allemands durent abandonner le versant lorrain des Vosges, ils ne se retirèrent qu'après avoir détruit de fond en comble environ la moitié des installations textiles de la région. Courageusement, les industriels se mirent au travail selon un plan modeste, mais raisonnable. Il s'agissait de remettre tout d'abord en état les usines dans lesquelles les principaux dégâts avaient été causés à la couverture, de façon à protéger contre les intempéries les machines qui étaient demeurées intactes. Puis on s'attaqua à la réparation du matériel détérioré. Quant au remplacement de ce qui avait été totalement détruit, c'est là un problème que l'on n'a pu encore résoudre, étant donné la pénurie de matières premières dont notre pays a souffert jusqu'à présent. Dans l'ensemble, près de 60 % de l'équipement industriel d'avant guerre sont actuellement remis en marche, mais dans certaines localités cette proportion demeure très inférieure. Cependant, aussi paradoxal que cela puisse paraître, toutes les broches, tous les métiers demeurés intacts n'ont pas repris le travail. La matière première, coton d'Amérique ou d'Egypte, arrive en quantité suffisante, mais c'est la main-d'œuvre qui manque. Aussi le Syndicat cotonnier de l'Est a-t-il accentué l'effort qu'il avait entrepris depuis de nombreuses années dans le domaine de la formation professionnelle.

A Epinal existe une Ecole supérieure de filature et de tissage dont le but est de former des directeurs, des sous-directeurs et des techniciens de l'industrie textile. Construite de la façon la plus pratique, elle se compose essentiellement d'un vaste atelier divisé en deux parties : filature et tissage, dans lesquelles les élèves peuvent s'initier au fonctionnement de tous les modèles de machines. Les étudiants reçoivent en plus une formation théorique et des notions de comptabilité générale, de législation commerciale et ouvrière, etc. Beaucoup des élèves sont, d'ailleurs, des fils de directeurs d'usine, mais les autres sont placés par les soins de la direction, au bout de leurs deux ans d'études. La réputation de l'école n'a cessé de grandir, et chaque année elle accueille un grand nombre d'élèves étrangers : Suisses, Belges, Egyptiens, Turcs, etc.

Cette école n'était destinée qu'à former des cadres supérieurs. C'est pourquoi on lui a adjoint un centre d'apprentissage pour la formation de contremaîtres et agents de maîtrise. Mais, dans les circonstances actuelles, cela se révèle encore insuffisant, et c'est à l'apprentissage des jeunes ouvriers que le syndicat porte à présent ses soins. La dispersion des usines empêche la création d'un atelier central d'apprentissage, celui-ci ne peut donc être fait commodément qu'à l'usine. C'est pourquoi l'école a prévu la formation de moniteurs et de monitrices qui iront à leur tour dans les usines donner leur enseignement aux jeunes ouvriers.

Le problème de la main-d'œuvre est d'ailleurs lié étroitement avec celui du logement. Dans le département des Vosges, où, en 1939, existaient environ 90.000 bâtiments, près de 6.000 ont été totalement détruits et 18.000, endommagés. Quatre communes sont sinistrées à plus de 75 %, dix, de 50 à 75 % et treize, de 25 à 50 %. Comme partout ailleurs, les services de la Reconstruction des Vosges sont vivement critiqués. C'est que, entravés par le manque de crédits, ils ont principalement porté leur effort, d'une part, sur les réparations qui ont été effectuées dans près de cinq mille bâtiments et, d'autre part, sur les constructions provisoires, dont trois mille cinq cents avaient été édifiées au 1[er] juillet 1947.

Ainsi, en dépit des ruines et des deuils que la guerre a causés une fois de plus dans nos terres de l'Est, en dépit des tragiques façades noircies par les flammes qui se dressent un peu partout, le traditionnel courage et la ténacité des Lorrains ont réussi à redonner la vie à toutes leurs activités. Il en est bien d'autres, que nous ne pouvons ici que citer, la papeterie qui, à Arches, a repris ses traditions séculaires, l'exploitation des bois et du granit, dont les carrières s'ouvrent un peu partout au flanc des collines boisées, les industries complémentaires du textile, comme le blanchiment, la teinture, l'impression, qui ont fait la renommée de la petite cité de Thaon et qui occupent plusieurs milliers d'ouvriers. Si l'avenir ne se présente pas comme un avenir de facilité, on peut cependant, en faisant fonds sur les hommes que nous avons rencontrés attelés à la tâche, le considérer avec confiance.

Dans un atelier d'une verrerie des Vosges, un ouvrier va procéder à la délicate et dangereuse opération du soufflage.

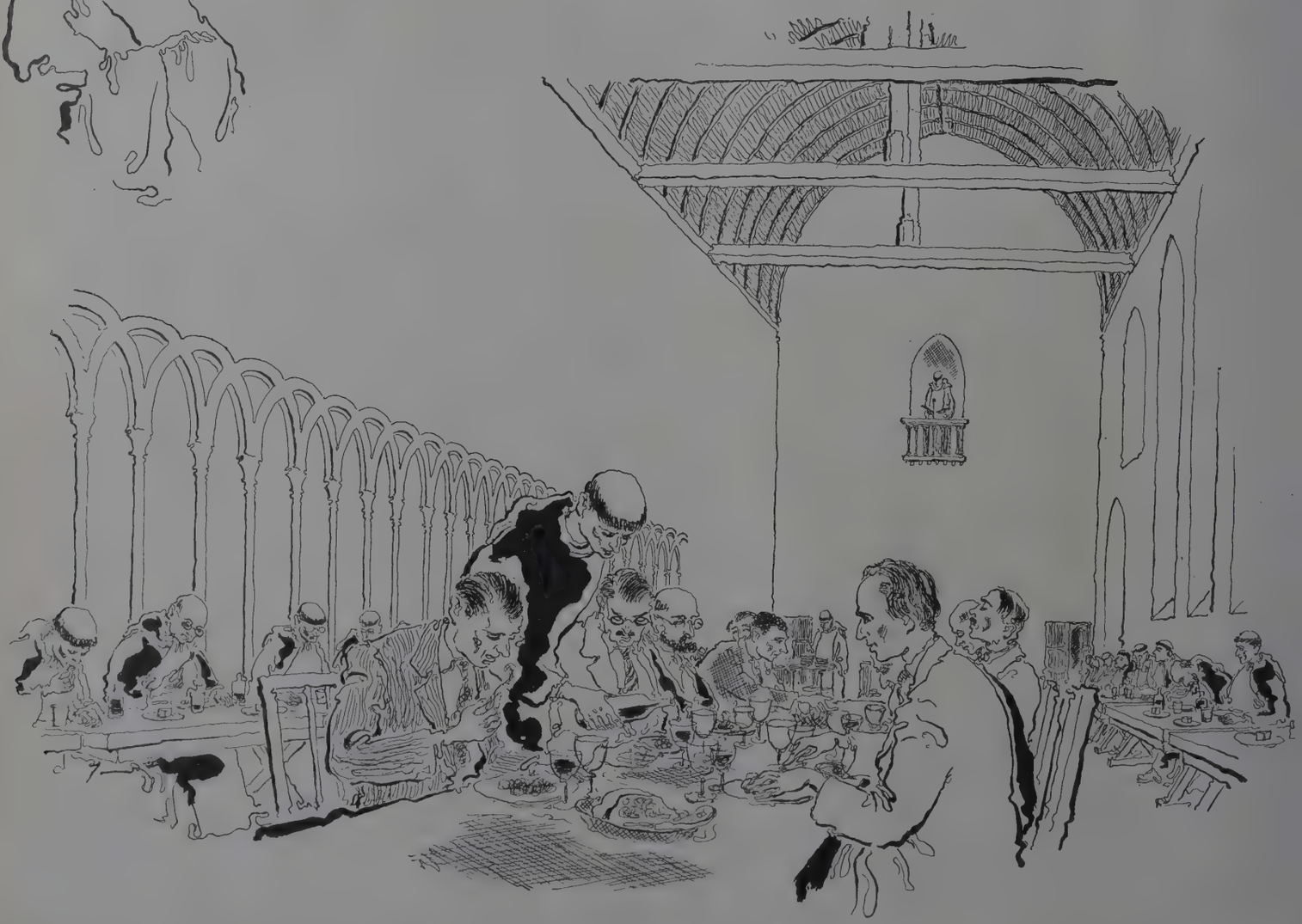
EN MARGE DES VACANCES

JOURNÉES DE RETRAITE A SAINT-WANDRILLE

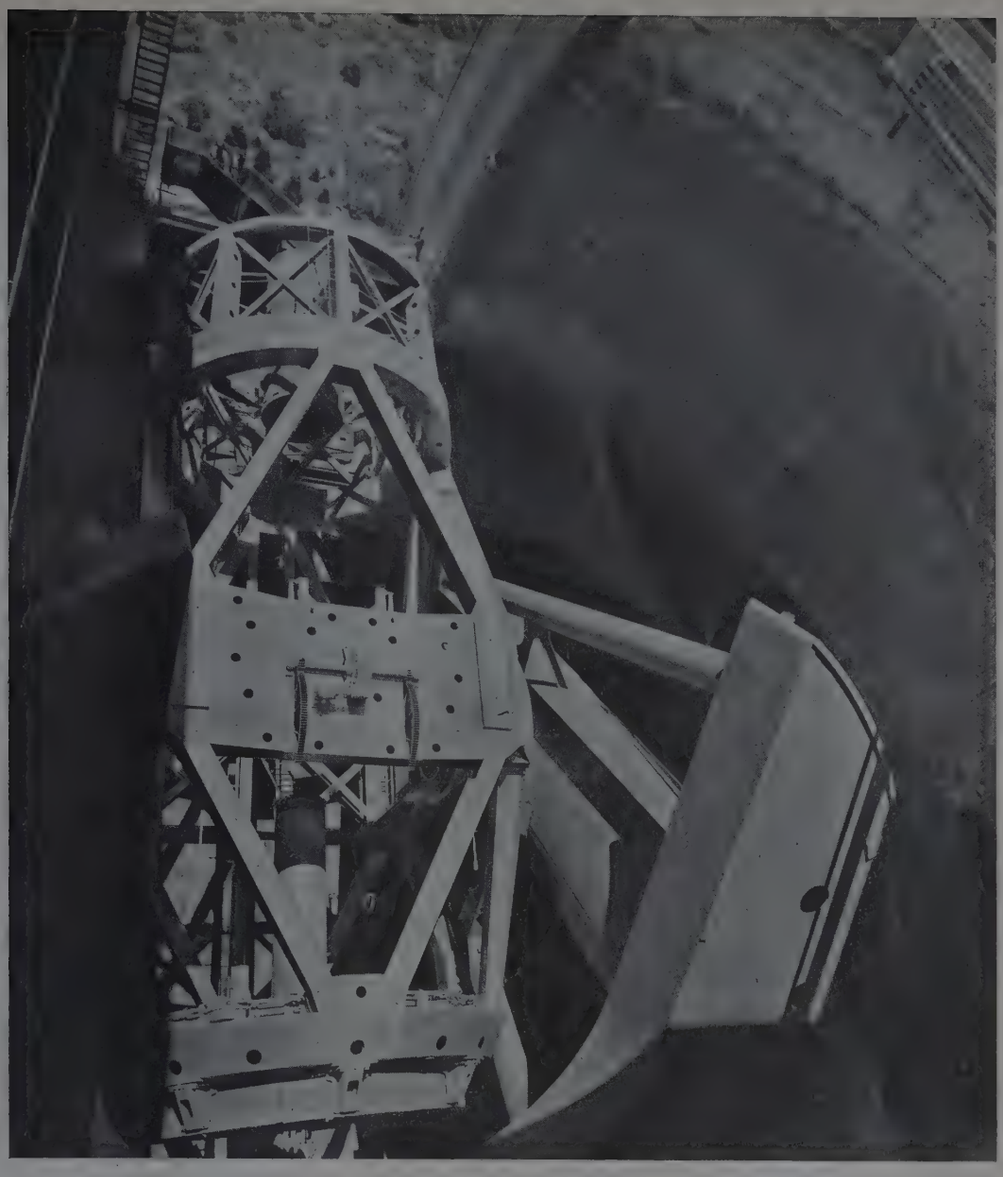
Sans doute n'est-il plus besoin aujourd'hui de parler longuement de Saint-Wandrille. Si, de siècle en siècle, la célèbre abbaye eut à supporter maintes épreuves : invasion des Normands, des Danois, puis, dans un autre ordre d'idées, la Révolution et les exils successifs des moines, il était un autre envahissement, tout pacifique sans doute, mais non moins pesant qu'il lui fallait accepter : celui des touristes. Ainsi, le visiteur, désireux de se recueillir en ce lieu tout imprégné de prière et d'humilité, n'y trouvait-il pas toujours le calme serein qu'il recherchait, et les bons moines eux-mêmes voyaient-ils leurs méditations par trop souvent troublées. C'était là chose fort regrettable, mais il était pourtant difficile d'interdire à tout jamais l'approche de cette merveille. Ne plus permettre à quiconque s'en croit digne de s'émouvoir devant tant de grâce et de splendeur flamboyante eût été d'une rigueur excessive. Peut-être eût-ce été une offense à la beauté, voire un péché d'égoïsme. Que le visiteur soit donc rassuré, Saint-Wandrille ne lui sera pas fermé : tout au plus est-il interdit maintenant de pénétrer dans le cloître, dans le réfectoire et dans le parc, où seuls ont accès, hormis les moines, ceux qui viennent ici faire retraite.

Retraite à Saint-Wandrille ?

Peut-on imaginer cadre plus propice à la réflexion ? Quelle meilleure image de la continuité, en dépit de tous les



obstacles, pourrait-on trouver, en effet, qui fût plus éloquente que celle que nous offre l'abbaye elle-même ? La pierre, où que se posent les yeux, dicte la même leçon : le réfectoire à lui seul n'est-il pas une synthèse de cette ténacité, avec ses murailles du XI^e^ siècle, auxquelles le XII^e^ siècle apporta son décor d'arcatures, tandis que le XIII^e^ y perçait de larges fenêtres, avant que le XVI^e^, enfin, d'un élan suprême de la charpente, couronnât le tout de la toiture en carène qui subsiste encore ? Les temps actuels, en dépit des bouleversements et des incertitudes, n'interrompent d'ailleurs pas cette chaîne de traditions. L'église du XIV^e^ siècle est en ruine, mais elle sera rebâtie, c'est là le vœu le plus cher du Père abbé. Les offices célébrés aujourd'hui dans l'étroite salle capitulaire seront chantés bientôt dans la nef reconstruite. Bientôt ? Est-ce de dix ans ou de vingt ans qu'il faut parler, de moins, ou de plus ? Qu'importe ! L'important est de savoir que l'église sera reconstruite un jour. Saint-Wandrille existe depuis treize siècles. Les années, ici, ne sont que les secondes de l'éternité.



Sur la page de gauche : *vue générale du télescope géant dans lequel, actuellement, le miroir de 5 mètres de diamètre est remplacé par un simple disque de ciment de poids équivalent.*

A droite : *deux hommes (en haut de la photographie) montrent comment on accède à la chambre d'observation accrochée à l'intérieur même du tube.*

L'ŒIL GÉANT DU MONT PALOMAR

L'Amérique, qui peut déjà s'enorgueillir de ce que bon nombre de ses créations peuvent être qualifiées de « *big gent in the world* », va mettre en service dans quelques mois le plus grand télescope du monde, dont la construction, commencée il y a vingt ans, est sur le point d'être achevée.

Sans doute, les Etats-Unis possédaient-ils déjà la plus grande lunette astronomique existant sur le globe, celle d'Yerkes, et un autre télescope géant, aussi le plus grand du monde jusqu'à ce jour, celui du mont Wilson, mais ces deux appareils, en dépit de leur puissance, étaient jugés insuffisants par les savants américains.

George Ellery Hale, qui avait mis au point, avec l'appui financier de quelques mécènes, ces deux instruments, désirait depuis longtemps construire un télescope capable de repousser l'horizon astronomique à un milliard d'années-lumière. Or, en 1927, à la suite d'un article qu'il écrivit dans *Hurper's Magazine*, et dans lequel il développait ses théories sur les télescopes géants, le ministre de l'Education nationale (General Education Board), intéressé par cette question, lui offrit les fonds nécessaires à la construction d'un appareil dont le miroir devait mesurer 5 mètres environ de diamètre. Le projet devenait donc réalisable, et c'est ainsi qu'est né ce qui est actuellement, oserait-on dire, pour le moment, le plus grand télescope du monde.

Les premiers travaux à entreprendre consistaient à rechercher un emplacement où construire ce télescope dans les meilleures conditions. A elles seules, ces recherches devaient durer cinq ans. Cinq années pendant lesquelles les savants parcoururent l'Arizona et la Californie pour trouver l'emplacement idéal où édifier le monstre. On comprendra qu'il ait fallu tant de temps en sachant que si le facteur météorologique était, évidemment, le plus important, il n'était pas seul à entrer en ligne de compte. Il était indispensable, en particulier, que l'endroit choisi pour l'installation du grand télescope fût suffisamment éloigné de toute agglomération pour ne pas être gêné par la réflexion des lumières nocturnes, et qu'il fût, pour cette raison, au centre d'une région où il serait impossible de créer une cité par la suite. D'autre part, il était nécessaire que le point choisi possédât de l'eau et qu'il ne fût pas trop difficilement accessible pour permettre la construction d'une route assez large et aux virages assez grands pour que les pièces énormes du télescope géant pussent être acheminées sans trop de mal. Finalement, le mont Palomar, haut de 1.700 mètres et situé à 72 kilomètres au nord de San Diego, fut retenu.

Tandis que terrassiers et maçons commençaient leurs travaux, la construction du télescope lui-même fut mise en train. La pièce la plus importante et la plus difficile à réaliser était évidemment le miroir. Couler un disque de 5 mètres de diamètre est une entreprise délicate, qui nécessite, pour être menée à bien, de longs essais. Tout d'abord, il fallait décider de quelle matière il serait fait : verre, cristal, silice. Aucun de ces matériaux ne donna satisfaction et, finalement, le pyrex fut retenu. Nous étions à ce moment en 1931. Ce que fut le coulage de cette masse de 20 tonnes, on le devine. Il suffit de savoir qu'il fallut employer 65 tonnes de pyrex, construire fours et refroidisseurs spéciaux et, une fois le moulage terminé, attendre onze mois pour que le disque soit à la température de l'air ambiant, pour avoir une idée des difficultés rencontrées. En 1935, exactement le 8 décembre, le disque put enfin être extirpé de sa gangue de brique. Il ne restait plus qu'à le livrer aux polisseurs, qui travaillèrent dessus jusqu'au 15 août dernier, arrivant à un degré de précision voisin de 1/40.000 de millimètre. Enfin, à Palomar, le disque sera recouvert par évaporation d'une pellicule d'aluminium — qui est plus lumineux et se ternit moins vite que l'argent — le miroir sera alors achevé.

De son côté, la construction de la monture était en bonne voie et l'on comprendra également les difficultés rencontrées en sachant qu'elle est installée depuis peu sous la coupole qui domine de ses 40 mètres le mont Palomar.

Pour supporter ce miroir et les innombrables appareils annexes contenus dans un

tube de 17 mètres de long et de 6 m. 60 de diamètre, il fallait construire grand et solide, solide surtout, puisque l'ensemble ne pèse pas moins de 125 tonnes.

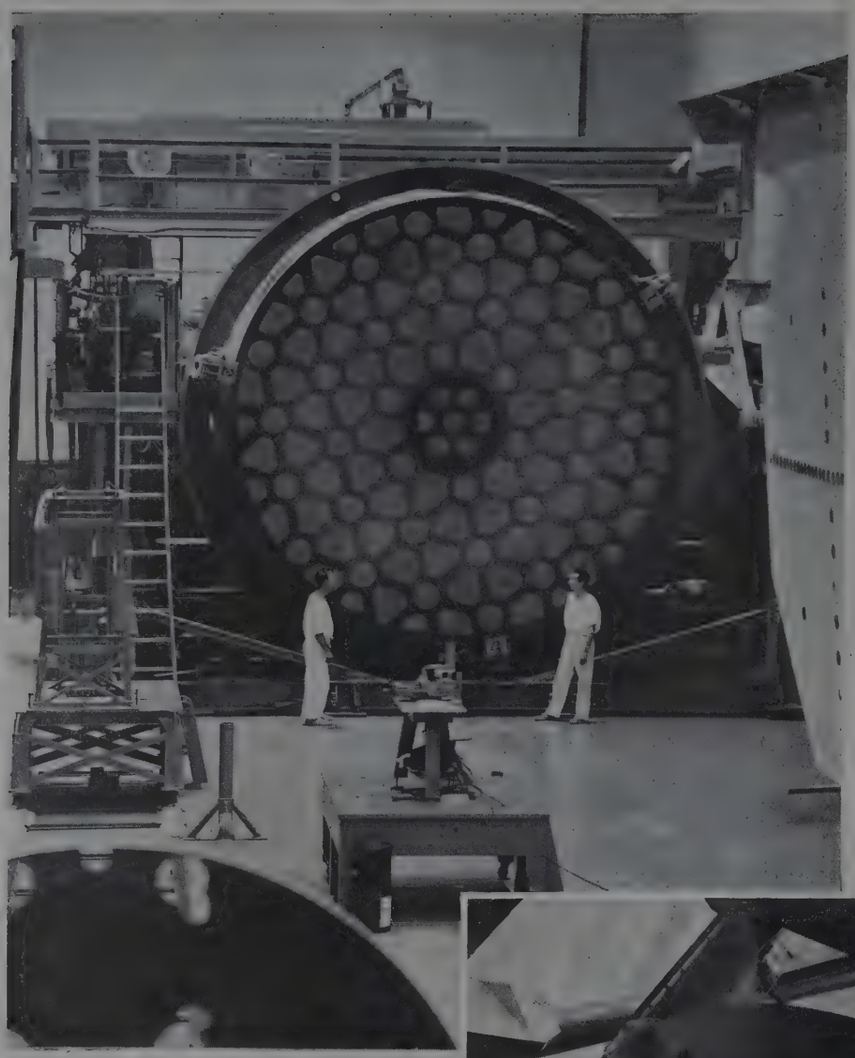
Que dire alors de cette réussite prodigieuse, de ce triomphe de la mécanique de précision, qui a permis l'ajustement parfait de cet ensemble de 500 tonnes, qu'un moteur d'un douzième de cheval suffit à mettre en mouvement ?

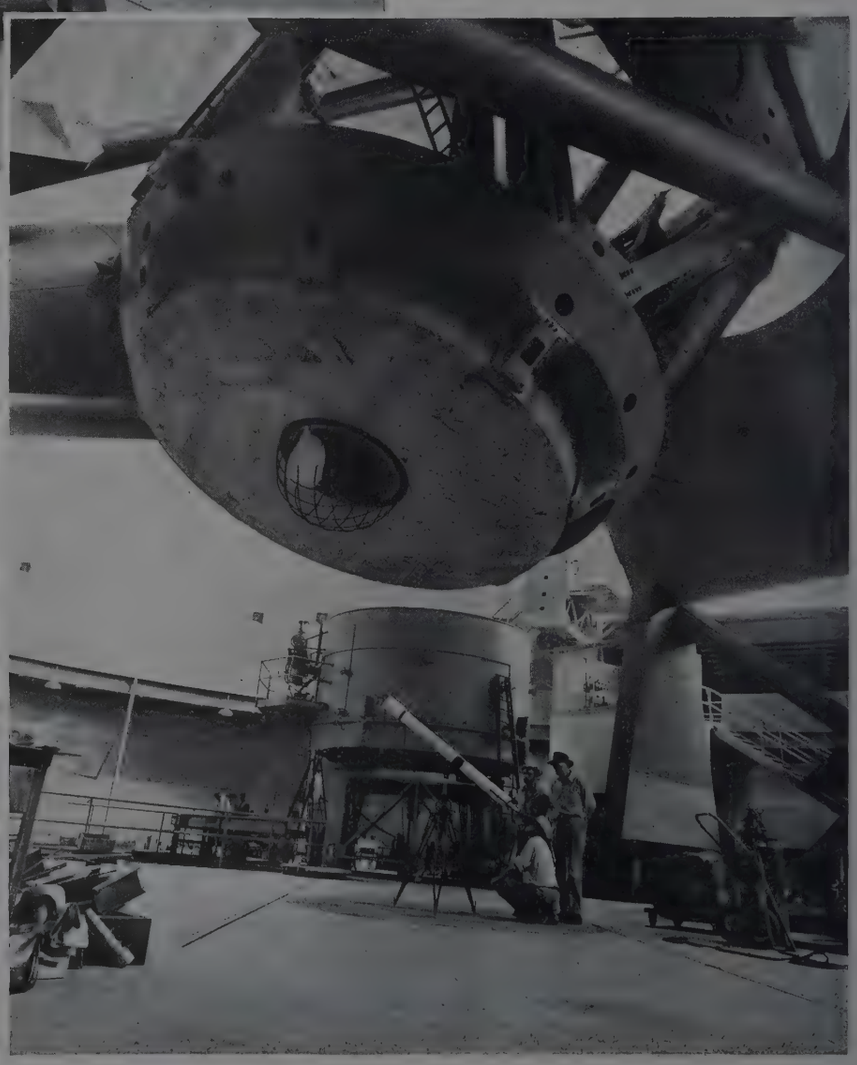
Ainsi, il n'aura pas fallu moins de vingt ans pour mener à bien cette œuvre gigantesque, et encore n'est-elle pas tout à fait achevée, puisque, aussi bien, le miroir géant n'est pas à son poste : il a été remplacé pendant la construction de la monture par un disque de ciment de même poids et de même diamètre, évidemment moins fragile.

Le télescope géant du mont Palomar, chef-d'œuvre de la technique américaine, va donc être mis bientôt en service, et il est évident que le jour où les premières observations seront faites sera une grande date dans l'histoire de l'astronomie.

Grâce à cet appareil prodigieux, un volume d'espace huit fois plus grand que celui que nous connaissons aujourd'hui pourra, en effet, être exploré. Quelles découvertes sensationnelles vont pouvoir être faites ? Que nous réserve cet espace inconnu ? Des théories si controversées, telles que celle de l'absorption stellaire, vont pouvoir être confirmées ou infirmées, et nous saurons si le fragile édifice bâti par les mathématiciens repose ou non sur des bases solides.

C'est donc un univers nouveau que le télescope géant du mont Palomar va permettre aux hommes de science d'explorer, en nous apportant la solution de problèmes fondamentaux.

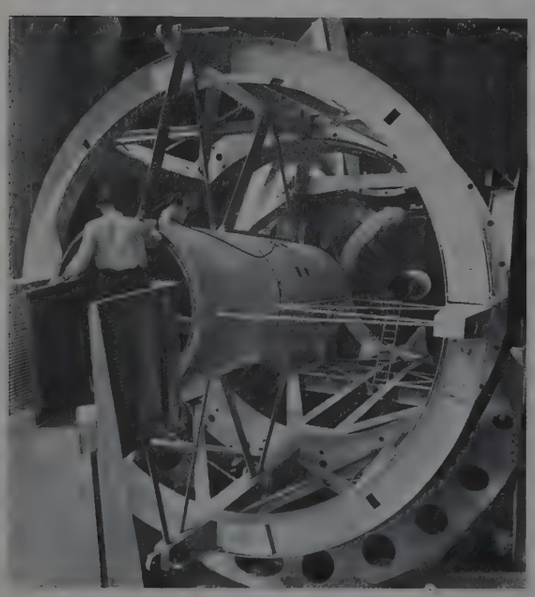




Ci-dessus : *le miroir de 5 mètres de diamètre. On remarque le cloisonnement qui réduit le poids et assure un équilibre rapide des températures.*

A droite : *Byron Hill, l'ingénieur qui surveilla la construction de l'installation, vérifie quelques mesures à l'aide d'un petit télescope.*

Ci-dessous : *un ascenseur permet d'accéder à cette plate-forme, d'où l'on pénètre dans le foyer principal.*



Un campement de nomades berbères dans les environs de Tozeur.

Après les troubles graves de nos colonies lointaines, après l'aventure égyptienne d'Abd el-Krim, notre attention a été récemment reportée sur nos territoires nord-africains par les manifestations sanglantes qui ont marqué la grève générale de Sfax. On est en droit de se demander, au milieu du bouillonnement général des territoires coloniaux et face à nos difficultés intérieures, ce que cache ou annonce ce calme : c'est pourquoi nous avons demandé à notre envoyé spécial, M. Marcel Vernoux, de prendre la « température » de la Tunisie, qui, à plusieurs titres, se réclame actuellement de notre attention vigilante.

TERRE D'ÉTAPE DE L'UNION FRANÇAISE

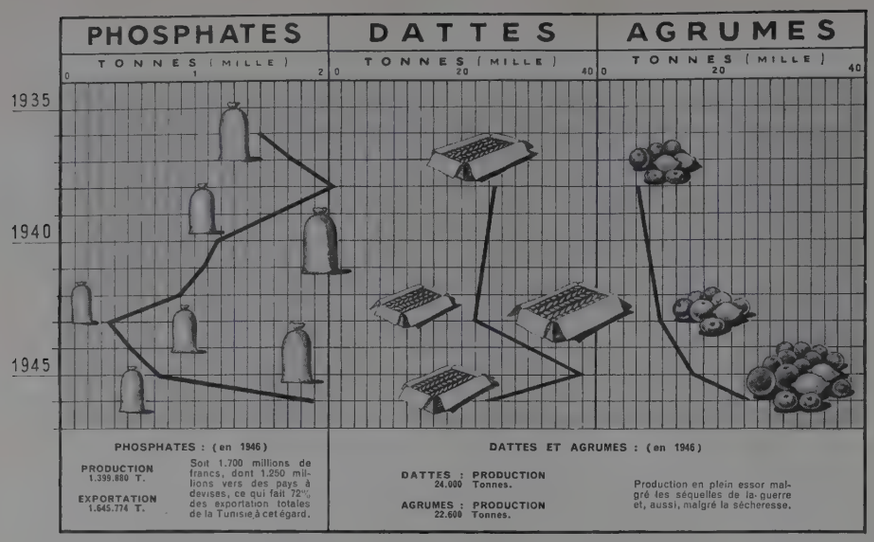
LA TUNISIE

par notre envoyé spécial Marcel VERNOUX

Manifestation à Tunis pour le deuxième anniversaire de la Ligue arabe.

DE tous les pays que nous administrons ou que nous contrôlons outre-mer, la Tunisie est parmi les plus petits : 3 millions d'habitants par rapport aux 100 millions de l'ensemble sont, en effet, bien faible chose ; mais l'importance d'un Etat ne se mesure pas exclusivement par le nombre de ses nationaux. Sur les routes aériennes de l'Indochine, de Madagascar et du Tchad, à la croisée du Paris-Brazzaville et du Rabat-Alger-Le Caire, en position maritime centrale au milieu de la Méditerranée, Tunis est pour l'Union française un point stratégique dominant ; il n'est, pour s'en convaincre, que de stationner quelques jours auprès de la base aérienne d'El-Aouina et de compter sur ses doigts le nombre d'Excellences qui passent, du nord au sud ou de l'est à l'ouest, ou, si l'on veut encore, d'additionner les heures perdues par le résident et les hautes autorités de Tunis à venir accueillir des ministres qui font étape sur la route des terres plus lointaines... A un autre point de vue, enfin, la Tunisie a toujours été, parmi nos territoires d'outre-mer, le plus évolué sur le plan politique, pendant qu'il restait quelque peu arriéré sur le plan technique.

Peu de pays peuvent se vanter d'avoir un indice démographique aussi satisfaisant que la Tunisie : si l'on excepte l'année de guerre 1943, où l'indice a été légèrement négatif, ce qui ne saurait surprendre, l'excédent de natalité a été en moyenne de 75 pour 10.000 en ces dix dernières années et a atteint en 1946 un chiffre record de l'ordre de 140, ce qui est vraiment admirable, le Japon lui-même n'ayant atteint, avant le conflit, que les environs de 100. Le pays est donc en pleine croissance ; et celle-ci est bien équilibrée, car ce taux favorable n'a pas seulement été obtenu



par l'augmentation de la natalité, mais encore, et surtout, par l'abaissement de la mortalité : 174 décès sur 10.000 dans la ville de Tunis, tel est le résultat de 1946, qui est, certes, tout à l'honneur de l'administration et, en particulier, du Service de santé de la Tunisie : aux détracteurs de notre œuvre, il suffit d'opposer ces quelques chiffres, ils sont probants.

Toujours est-il que la population tunisienne, après avoir augmenté pendant dix ans à la cadence moyenne de 25.000 habitants par an, se met maintenant au rythme double : s'il s'agit là d'un bon signe, il y a là aussi matière à soucis, car il importe que la capacité économique du pays progresse parallèlement à sa population.

Or, c'est là que réside la difficulté — ou plutôt les difficultés qui viennent se mettre à la traverse du développement harmonieux du pays. Comme le monde entier, la Tunisie traverse actuellement une crise : destructions dues à la guerre (elles se réduisent à peu près à celles de Bizerte et de Sfax), disparition d'un certain outillage économique, en particulier en ce qui concerne la motoculture, enfin, une sécheresse qui dure depuis quatre ans conjuguent leurs efforts pour paralyser la production. Le pays, qui était exportateur de blé, de vin et surtout d'huile, n'arrive même plus à se suffire à lui-même et a dû, en 1947, importer un million de quintaux de blé, près du quart de sa consommation.

Des trois motifs que nous donnons de la crise, c'est certainement la sécheresse qui a les conséquences les plus prolongées : il suffit de considérer l'allure de la production et de l'exportation des phosphates — qui, eux, ne souffrent pas du manque d'eau — pour constater que les séquelles de la guerre (faites surtout de la destruction du port exportateur de Sfax) commencent à s'effacer peu à peu. Dans un graphique sommaire, nous avons exposé l'allure des principales productions du sol et du sous-sol au cours de ces dix dernières années. Malgré sa simplicité, il est facile d'en tirer un certain nombre de conclusions :

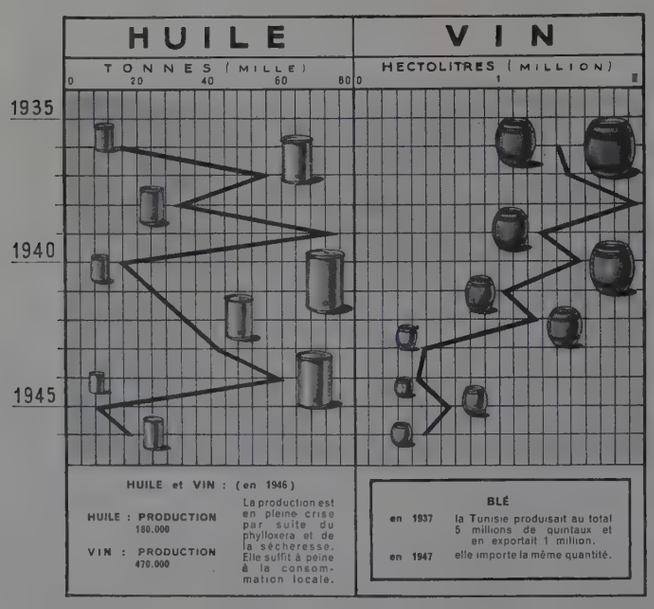
D'abord, relativement aux phosphates, on voit que les productions qui ont été freinées par la guerre sont à nouveau en pleine progression et qu'on peut en attendre bientôt qu'elles atteignent et même dépassent les meilleurs résultats d'avant guerre :

Ensuite, que certaines productions, comme les dattes et les agrumes, qui dépendent moins des pluies ou qui se font dans des contrées qui ont été moins déshéritées, se trouvent actuellement en plein essor ;

Enfin, quand on considère la courbe du vin et celle de l'huile, et quand on lit les chiffres du blé, on est obligé de constater l'influence extraordinaire du climat sur la production.

On constate aussi que toutes les courbes sont loin d'être parallèles, alors que pourtant la sécheresse devrait avoir sur les différentes productions des influences du même ordre : s'il n'en est pas ainsi, c'est qu'il existe, dans les années sèches, des différences notables d'une région à l'autre. La Tunisie non saharienne présente en gros trois parties : au nord de la grande dorsale, le tiers environ du pays profite d'un climat relativement modéré, purement méditerranéen, avec des chutes de pluie du même ordre que celles des Bouches-du-Rhône (30 à 50 centimètres) ; au sud de la grande dorsale, la région sahélienne du littoral est, de Sousse à Sfax, encore relativement favorisée, avec une moyenne de 30 centimètres, tandis que toute la région des steppes de Kairouan à Tozeur ne reçoit que de 10 à 20 centimètres. Ces différences ne devraient pas avoir d'importance, les cultures devant être normalement adaptées au climat : c'est ainsi que le Tell est zone de polyculture, tandis que le Sahel ne cultive guère que l'olivier et que les steppes ne sont utilisables que pour l'élevage et la culture extensive des céréales. Mais, tandis que le climat est peu changeant dans le Tell, où même en ces dernières années la population a pu se suffire avec ses propres ressources, d'ailleurs variées, il est, au contraire, sujet à de grandes variations au sud de la grande dorsale, y compris le Sahel, où il suffit d'avoir de bonnes pluies pour obtenir des récoltes magnifiques, tandis qu'une année de sécheresse transforme les champs de blé en steppes désertiques. Depuis quatre ans, le Sahel ne reçoit que 10 centimètres de pluie au lieu de trente : les olives sont rares ; bien plus, les oliviers eux-mêmes sont menacés par la sécheresse ; et la population, qui est une des plus denses de la Tunisie, vit dans la crainte de la faim et devient une proie facile pour les propagandes subversives ; c'est à Monastir, fief de Bourguiba, qu'eurent lieu, le 22 mars dernier, les manifestations les plus violentes — les seules même vraiment antifrançaises qui se déroulèrent dans la Régence ce jour-là. Dans les steppes de la Tunisie du Centre, c'est une autre affaire : la population y est très parsemée et comprend une assez forte proportion de nomades ; cette population a tendance à se grouper auprès des points d'eau, et l'on constate, cette année, dès le mois de mars, une poussée des transhumants vers le Nord, qui n'a lieu, aux années normales, qu'en mai ou en juin. C'est dans ces deux zones qu'on rencontre le maximum de misères et que le gouvernement a le plus à faire pour maintenir un minimum vital indispensable parmi les déshérités.

Il y a, dans cette instabilité des ressources, quelque chose qui choque notre mentalité de civilisés (habitués pourtant, aujourd'hui, aux contradictions courantes du ravitaillement national) : il doit y avoir un moyen d'obvier à une telle instabilité, et ce moyen n'est pas nouveau puisque, il y a dix-huit siècles, de vraies villes et de grandes colonies s'élevaient



Les terrasses de la vieille cité de Kairouan.

là où aujourd'hui nous ne trouvons plus que cailloux : ce moyen se nomme l'irrigation.

Si, du temps des Romains, l'eau ne servait qu'à l'alimentation humaine et animale et à l'arrosage, il n'en est plus de même aujourd'hui, où l'on attend d'elle concurremment force motrice et irrigation.

Or, l'industrie tunisienne — et c'est là une des grandes faiblesses du pays — est entièrement dans l'enfance : à part le traitement des superphosphates (qui ne transforme sur place qu'une bien faible partie des phosphates bruts), quelques distilleries et fabriques de conserves, une verrerie et quelques filatures, il n'y a pratiquement pas d'industrie. Il n'y a pas équilibre dans ce pays entre le progrès technique et le progrès intellectuel, le deuxième étant allé sensiblement plus vite que le premier depuis notre présence, et ceci contrairement à ce qui s'est passé ailleurs, comme au Maroc et en Afrique noire. A côté de l'industrie proprement dite, l'artisanat lui-même, malgré une reprise sérieuse depuis quelques années, est resté aussi un peu négligé, comparativement à l'effort fait au même moment pour favoriser les études supérieures.

Pour moderniser quelque peu industrie et artisanat, il est besoin d'augmenter les possibilités en force motrice, ce qui revient à dire qu'il faut développer l'électrification du pays ; mais l'électricité actuelle est exclusivement d'origine thermique, et charbon et gaz oil sont uniquement des articles d'importation. On comprend donc que l'eau soit la richesse principale à capter et à distribuer.

Les besoins et les possibilités du pays se traduisent par sa balance commerciale extérieure : celle-ci est actuellement lamentable, puisqu'elle est faite d'à peine 4 milliards d'exportations contre près de 9 millards d'importations, sur lesquels 1.750 millions et 3.540 millions correspondent aux échanges avec les pays à devises, c'est-à-dire hors de l'Union française. Or, il suffirait de revenir à la production d'avant guerre en denrées alimentaires pour augmenter les exportations de quelque 2 milliards et diminuer les importations de 2 milliards et demi, soit, en définitive, pour assurer l'équilibre du commerce extérieur. On comprend qu'il suffirait d'un peu de faveur de la part de la providence, sous la forme de pluies suffisantes, et de beaucoup d'aide de la part des hommes pour arriver à ce résultat.

Aussi, la Tunisie n'a-t-elle pas échappé à la maladie du siècle : le Plan ; c'est sous la forme de deux plans quinquennaux — à peine ébauchés — dont 1945 et 1946 ont été les deux premières tranches, que l'on y a conçu le programme de modernisation. Il est vrai qu'on a eu la sagesse de dire que le recours à la méthode planistique suppose une mise au point progressive, un apprentissage et des délais : ceci nous dispensera de parler des plans à venir et nous permettra de nous contenter de la tranche 1946. Or, celle-ci correspond déjà à un ensemble de dépenses de 6 milliards et demi, dont à peine la moitié est directement rentable et parmi lesquelles 12 % sont réservés au développement de l'enseignement et 10 % aux problèmes sociaux et médicaux ; le reste est consacré, pour 30 %, à la réparation des dommages de guerre, puis se partage principalement entre les dépenses d'hydraulique et l'amélioration des ports et moyens de transport.

Disons donc un mot des projets et des réalisations d'ordre hydraulique, puisque, au fond, vie humaine et animale, production végétale et industrielle sont, en Afrique du Nord, dans la dépendance absolue du problème de l'eau.

Actuellement, il n'y a pas d'usine hydro-électrique en Tunisie.

Actuellement, Tunis est alimenté en eau par le barrage de l'oued Kebir, qui ne suffit qu'à la moitié des besoins de la capitale.

Actuellement, enfin, la culture souffre de l'irrégularité des pluies et de l'irrigation.

Deux systèmes ont été envisagés pour améliorer la situation. Dans le Centre et le Sud, faute de sources suffisantes, on a renoncé aux projets d'électrification et l'on s'est contenté de travailler à de petites réalisations, dont Kasserine est un bel exemple : là, à 150 kilomètres au sud-ouest de Kairouan, après avoir monté une petite « usine à canaux » fabriquant des éléments de rigoles en ciment armé, on a posé, en 1945 et 1946, 9.000 mètres de canaux, permettant la remise en culture de 2.500 hectares et l'installation dans le pays de 101 nouvelles familles, que le nomadisme guettait. Et grâce au débit de l'oued Derb on pourra étendre encore cette victoire sur la sécheresse. Un projet un peu plus grandiose envisage pour l'avenir l'irrigation de 30.000 hectares autour de Kairouan. Dans le Nord, où le débit des rivières est plus fort, la population plus dense et les besoins industriels plus étendus, on compte, au contraire, faire appel à de grands travaux pour utiliser l'eau à toutes les fins : c'est ainsi que deux barrages importants viennent d'être commencés sur l'oued el-Lil et l'oued Mellègue, à 153 kilomètres à l'ouest de Tunis, où ils ont la prétention, quand ils seront terminés, vers 1950, de produire annuellement 61 millions de kwh, d'amener à Tunis 30 millions de mètres cubes (ce qui lui manque) et d'irriguer 48.000 hectares dans la moyenne Medjerda.

Tout ceci exige de l'argent : sur les quelque 6 milliards de la tranche 1946, 56 % ont été fournis par l'emprunt, 30 % par le budget normal, 14 % par avances de trésorerie : l'affaire est donc saine du point de vue financier ; une seule chose est troublante : le gros excès des importations, en particulier par rapport aux pays à devises, ce qui pourrait avoir pour résultat un accroissement exagéré des investissements étrangers dans le pays. Sur environ 180 millions de devises ainsi investies, les Etats-Unis en ont fourni 58 %, la Grande-Bretagne, 15 % et la Suisse, 10 % : l'industrie agricole, puis celle des transports sont les plus intéressées dans l'affaire. Raison de plus pour que la Tunisie équilibre au plus tôt sa balance commerciale.

Revenons maintenant au plan humain, puisque, en définitive, l'homme est à la fois le support et le but de toute économie. Voici donc un pays où la population est en croissance vigoureuse, où les campagnes subissent une crise grave qui se traduit par de l'agitation et du nomadisme, et où, en même temps, les villes donnent un aspect d'abondance, trompeur sans doute, car il est dû à la liberté des échanges et à l'excès des importations, ce qui ne saurait durer. Cette liberté a été également rendue sur le plan intérieur au milieu de 1946, et s'est traduite, sur les marchés, par des résultats variables suivant les denrées (l'indice est passé de 100 à 150 pour la viande, 130 pour les pommes de terre, 75 seulement pour les tomates), mais qu'on ne saurait juger tant que l'équilibre n'aura pas été rétabli : il est si facile de vivre quelque temps sur son capital, quitte à le payer plus tard d'un seul coup ! Les salaires ont suivi la même courbe ascendante que chez nous : leur indice moyen en août 1946 était de 620 par rapport à 1940, alors que l'indice pondéré des prix de détail (la plupart des restrictions étant alors levées) n'était que de 502. Le travailleur tunisien se trouvait donc alors sensiblement plus riche qu'en 1940...

Si donc l'économie tunisienne est dangereusement déséquilibrée, c'est là affaire de prévision d'avenir, donc de gouvernement ; si le travailleur des campagnes, et en particulier celui du Centre et du Sud, souffre, celui des villes est au contraire artificiellement prospère et n'a pas lieu de se plaindre. La misère pourra donc servir, dans une certaine mesure, de tremplin de propagande dans le Centre et dans le Sud ; dans le Nord, l'agitation doit s'appuyer sur d'autres fondements. Mais il y a à Tunis toute une élite intellectuelle formée à nos idées et à notre culture, versée en particulier dans le droit et dans la médecine, ainsi qu'une élite coranique agissante et éclairée : toutes deux sont naturellement impatientes d'exercer le pouvoir dont nous ne leur laissons actuellement que l'ombre. Leurs revendications sont connues : un gouvernement purement tunisien, le droit de se lier avec la France sur pied d'égalité, etc. Dans le présent, ils réclament la suppression de l'état de siège et de la censure, qui existent depuis la libération, par suite, la liberté de la presse et celle de réunion, la reconnaissance des partis destouriens dissous et, enfin, un développement notable de l'enseignement.

Dès février 1945, le général Mast avait accordé un certain nombre de réformes : transformation du ministère de la Plume en ministère d'Etat (Intérieur), attribution à un Tunisien du ministère des Affaires sociales, ce qui portait à quatre le nombre des Tunisiens appartenant au Conseil des ministres (1) ; transformation du Grand Conseil fait désor-

Le bey reçoit l'envoyé spécial du roi de Transjordanie. A gauche, M. Mons, résident général.

(1) Après cette réforme, celui-ci comprenait : le résident, président ; le secrétaire général de la régence ; le général commandant supérieur et l'amiral ; les ministres tunisiens : premier ministre, ministre de la Plume, de la Justice et des Affaires sociales ; enfin, les sept directeurs généraux (Français) des grandes administrations.

mais de deux sections égales de 53 membres, élus au suffrage régional et doté d'attributions consultatives sur tous les sujets ; enfin, adoucissement du régime de la censure.

Après l'agitation d'août 1946 et l'arrestation suivie des libérations progressives des principaux agitateurs, le général Mast annonça un nouveau train de réformes, qui devait être sa dernière manifestation avant son départ, et qui, du reste, ne sont pas encore réalisées : attribution d'un nombre égal de portefeuilles aux Tunisiens et aux Français — suppression des chefs de région et réduction des attributions des contrôleurs civils — extension du nombre des municipalités élues, etc. En même temps était précisé le programme du plan en fait d'enseignement public : le nombre d'élèves, qui était de 90.000 en 1935 et de 119.000 en 1945, était déjà porté à 130.000 en 1946 et peu à peu atteindrait 500.000, c'est-à-dire à la population totale d'âge scolaire ; pour cela, des maîtres seraient recrutés, et des écoles nouvelles, construites : le plan prévoyait 800 millions en 1946 rien qu'à ce titre ! Précisons d'ailleurs que les 130.000 élèves de 1946 ne comprennent pas les 50.000 de l'enseignement traditionnel musulman, parmi lesquels il y a près de 8.000 étudiants de la Grande Mosquée ; il comprend par contre 20.000 élèves de l'enseignement libre catholique, et seulement un peu moins de 6.000 de l'enseignement technique. Comme nous l'avons déjà dit, l'effort actuel est nécessaire, non pas tant au profit de l'enseignement supérieur et secondaire, suffisamment pourvu, mais à celui de l'enseignement primaire et, surtout, de l'enseignement technique ; s'il est beau de faire des médecins et des avocats, il est bon aussi d'améliorer les cultivateurs et les artisans, et de préparer des contremaîtres et même des ingénieurs : l'effort est commencé ; il convient de le poursuivre progressivement et sans à-coups.

C'est dans le milieu de la Grande Mosquée que se recrutent les principaux dirigeants du mouvement nationaliste. Vieux destouriens et néo-destouriens, bien qu'interdits, continuent à se disputer sur les principes mêmes du Destour (Constitution) et surtout sur les moyens d'action à mettre en œuvre. Bourguiba a transporté son titre de « combattant suprême » et son activité de néo-destour dans les lassis de la Ligue arabe, et jusqu'en Amérique, dans les sphères gouvernementales de Washington, d'où il est revenu récemment au Caire, semble-t-il, sous le coup d'un échec ; il s'emploie néanmoins à se faire reconnaître des musulmans comme le champion de l'indépendance de toute l'Afrique du Nord française ; cependant que, sur le plan du vieux Destour, le vieux Taalbi continuait à rechercher l'appui britannique. De leur côté, les communistes ont rédigé un programme qui n'a vraiment de communiste que le nom et se trouve singulièrement calqué sur celui du néo-Destour.

Au milieu de toutes ces activités plus ou moins teintées de xénomorphie, le nouvel astre qui monte au firmament de la Régence est sans contredit celui de Fahdel ben Achour, professeur à la Grande Mosquée, mahométan orthodoxe et nationaliste farouche, qui a réussi une sorte de synthèse entre le caractère religieux du vieux Destour et les procédés dynamiques du néo-Destour. Abritant son activité sous le couvert de la religion, il a aussi recherché l'asile des libertés syndicales pour tourner les contraintes pourtant faibles de l'état de siège ; il l'a fait d'autant plus facilement que les syndiqués tunisiens avaient besoin, pour se tenir les coudes, d'autre chose que de simples revendications sociales. Aussi, l'U. G. T. T. (Union générale des travailleurs tunisiens), qui est essentiellement religieuse et politique, sous la présidence de Fahdel ben Achour lui-même, progresse-t-elle sans cesse et a-t-elle déjà dépassé 75.000 adhérents, pendant que l'U. S. T. T. (Union socialiste), d'inspiration communiste et pourtant seule reconnue par la C. G. T. de Paris, est en régression

Un groupe de professeurs de la Grande Mosquée, un des centres du mouvement nationaliste.

avec 10.000 adeptes et que la Confédération syndicale groupe à peine 5.000 syndiqués, presque tous Français. Les communistes n'ont pas réussi à créer le Front national tunisien ; les destouriens accepteront peut-être leur appui direct, et surtout indirect : ils ne feront pas alliance avec eux.

Les dernières manifestations n'ont fait que confirmer l'évolution. A l'arrivée du nouveau résident, M. Mons, Mohamed ben Romdane, président de la section tunisienne du Grand Conseil, a présenté un mémoire de revendications modérées, sur le plan de la collaboration franco-tunisienne. Ne dit-on pas que le bey lui-même inspirerait le nouveau « parti de l'indépendance intérieure », parti de l'autonomie dans le cadre de l'Union française ?

Mais les espoirs dus au départ du général Mast n'ont pas été suivis d'effet : l'état de siège est toujours en vigueur et les réformes annoncées commencent à peine leur entrée en vigueur. Aussi l'opposition a-t-elle repris de la force : activité sourde à Tunis et dans le Nord ; activité plus directe dans le Sahel...

Il y a sans doute, parmi les dirigeants nationalistes clandestins, une poignée d'ambitieux qui excitent les passions ou les misères, et qui voudraient provoquer l'incident sanglant qui rendrait désormais notre tâche sinon impossible, du moins illusoire. Il convient d'opposer le calme à la tempête, et d'être donc assez forts pour cela ; mais il convient aussi, dans une certaine mesure, d'écarter les causes du mal. A Tunis, l'agitation existe, certes, mais il s'agit surtout d'une agitation bourgeoise, donc attaquable avec des moyens politiques purs. Le centre névralgique est actuellement plus au sud, où un demi-million d'hommes souffrent et où, surtout dans le Sahel, la misère peut facilement lier partie avec la religion pour inspirer le combat. « C'est là qu'est le danger le plus pressant, nous disait tout dernièrement M. Mons, pendant que son avion nous ramenait des manœuvres de Sbeitla à Tunis ; la misère du Sud demande des moyens urgents. Je ramène de Paris 200 millions d'aide aux nécessiteux : c'est bien, mais c'est peu encore ; il faut qu'en France on se rende compte de l'importance de la Tunisie dans l'Union française, et de la nécessité des sacrifices à accomplir pour l'y maintenir. »

Nous venions d'assister à une distribution faite à Sbeitla par les Amitiés africaines aux anciens militaires de la région : des textiles et du blé. C'est à beaucoup d'autres qu'il faut aujourd'hui faire de même : et alors, suivant que nous aurons pu soulager les misères ou que nous paraîtrons impuissants devant elles, la masse jugera que notre rôle persiste... ou qu'il est révolu.

Photographies Sebag et Agip.

Dernière réunion du Grand Conseil : à droite, la section française; à gauche, la section tunisienne.

MEETING DE MALGACHES FRANÇAIS

A Madagascar, à l'occasion de l'ouverture de la session ordinaire de l'Assemblée représentative, le haut commissaire de France, M. de Coppet, a prononcé un important discours. Il a déclaré notamment que le calme était revenu dans de nombreux districts et que la récolte du riz pouvait se faire sous la protection de nos troupes. Mais que, d'autre part, les bandes de pillards qui tentent de poursuivre leurs exploits seront rigoureusement traquées par nos colonnes mobiles et que, dès à présent, on pouvait espérer proche le rétablissement complet de l'ordre. Par son attitude et par les acclamations chaleureuses dont elle a salué les paroles du haut commissaire, la population d'Antsirabe a montré de façon irréfutable son attachement à la France.

La population d'Antsirabe a chaleureusement accueilli le haut commissaire de France, M. de Coppet, lors de son arrivée dans la ville.

Des affiches affirmant la fidélité des populations ont été apposées sur les murs d'Antsirable ; les discours officiels qui ont été prononcés ont confirmé ces sentiments de loyauté.

NAVETTE ROYALE

Le nouveau roi de Danemark et la reine Ingrid font fréquemment de courtes croisières à bord de leur yacht : le *Dannebrog*. Le couple royal, qui séjourne actuellement dans la résidence d'été de Grassten, utilise surtout le *Dannebrog* pour se rendre à Copenhague, où l'appellent souvent les affaires du royaume. Ces courtes traversées sont pour le roi Frederik un grand plaisir, et il n'est pas rare que le souverain, après s'être promené sur le pont en compagnie de la reine, participe lui-même aux manœuvres de l'équipage.

Photographies N. Y. T.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

LES DERNIERS JOURS DE HITLER

La fin d'Adolf Hitler est un événement qui, jusqu'à présent, n'a pu être saisi ni par la chronique, ni par l'histoire, ni par la légende. Pour qu'une chronique en fût faite, il aurait fallu qu'un des témoins la rédigeât ; or, ce qu'on a pu recueillir de ce côté laisse au mystère beaucoup de place. L'histoire, donc, qui se fait d'après les documents authentiques, se trouve devant une tâche qu'elle ne peut guère qu'ébaucher à l'heure actuelle. Quant à la légende, elle met à profit cette incertitude pour prendre corps : Hitler ne serait pas mort ; il vivrait caché quelque part dans le monde ; ainsi, l'Allemagne du moyen âge a cultivé la fable de la survie de Barberousse, dont Hugo a fait, dans *les Burgraves,* l'usage que l'on connaît.

C'est dans ces conditions que paraît le livre de M. Trevor Roper, *les Derniers Jours de Hitler* (traduit de l'anglais, Calmann-Lévy). On y trouve le plus remarquable travail d'historien qui ait encore été tenté sur ce difficile sujet. L'auteur s'est livré, pour le compte de l'Intelligence Service, à une enquête minutieuse et méthodique. Il a recueilli et examiné tous les documents pouvant faire foi : interrogatoires de témoins, journaux tenus par certains d'entre eux, tels que le valet de chambre Hans Linge, le ministre des Finances Schwerin-Krosigck, le général Koller, télégrammes interceptés, pièces découvertes après le drame, comme les deux testaments de Hitler. Ce drame, qui s'est déroulé dans l'abri souterrain de la Chancellerie, à Berlin, durant la seconde quinzaine d'avril 1945, M. Trevor Roper l'a ainsi reconstitué jour par jour, heure par heure. Il s'efforce d'élucider toutes les hypothèses, de déterminer tous les épisodes véridiques de cette histoire hallucinante. Il y apporte un talent capable non seulement de retrouver les faits, mais de les situer dans une atmosphère évocatrice. Il essaie aussi de peindre la psychologie des personnages. Son livre a de quoi plaire aux lecteurs qui demandent à l'histoire des drames plus étranges que la littérature n'en saurait inventer. Il est aussi une contribution de premier ordre pour une histoire difficile à établir entre toutes.

Le 20 avril 1945, à Berlin, Hitler célébrait son cinquante-quatrième anniversaire. La fête, si on peut lui donner ce nom, ne ressemblait guère à celle des années précédentes. La situation de l'Allemagne était désespérée : les Américains avaient franchi l'Elbe, les Russes, l'Oder, les Français, le haut Danube ; Brême et Hambourg étaient aux mains des Anglais, Vienne, aux Russes, qui menaçaient Dresde et Berlin. Le Führer, pour le jour de sa fête, recevait les félicitations de ses intimes dans les profondeurs du Bunker. On sait ce qu'était cet abri bétonné, à 50 pieds sous terre, dans le jardin de la nouvelle Chancellerie. M. François-Poncet, qui donne au livre de M. Trevor Roper une brillante préface, décrit ce lieu où Hitler s'est enterré vivant tandis que son Reich croulait au-dessus de sa tête : « Le feu, puis l'eau, puis le pillage l'ont successivement ravagé... L'humidité, la saleté, l'obscurité y règnent. On a peine, dans ces conditions, à se le représenter avec les tapis, les tentures, le mobilier qui le garnissaient. » C'était, en effet, un appartement souterrain, aéré et climatisé par toute une machinerie, où l'on se demande si pouvait être perçu le tumulte du bombardement et de l'incendie qui faisaient rage dans la ville au-dessus. Il semble que Kafka, en écrivant sa célèbre nouvelle *le Terrier,* ait eu à l'avance l'idée de cet asile de l'angoisse. C'est là que Hitler va faire basculer sa vie délirante dans une mort choisie par lui.

La décision est prise le 22 avril. Deux jours auparavant, il était encore question que Hitler et son état-major se retirassent vers le sud, dans le réduit alpin, laissant l'Allemagne du Nord sous la défense de l'amiral Dœnitz. Mais, le 21, une attaque générale de dégagement a complètement avorté, et les avant-gardes russes sont arrivées aux portes de Berlin. C'est alors que Hitler annonce sa résolution de ne pas sortir du Bunker et de s'y donner la mort le jour où la situation sera désespérée.

On lira, dans le livre de M. Trevor Roper, le récit de cette conférence dramatique du 22 avril. Hitler s'y déchaîne, dans une de ces crises nerveuses que ses biographes ont souvent décrites. En vain, ses compagnons le supplient-ils de continuer la lutte dans le Sud. C'est à Berlin qu'il veut faire face au destin, jusqu'au jour de la descente aux abîmes. Il y a d'ailleurs du flottement dans ces décisions suprêmes. Hitler, au cours de sa crise, a laissé échapper que, s'il était question de négocier avec les Alliés, Gœring était l'homme qui avait le plus de chances de réussir. Gœring, qui était en Bavière, dès qu'il a connaissance de ce propos, croit que Hitler a abdiqué et lui a remis pleins pouvoirs. Il en demande confirmation à Berlin, ce qui lui vaut d'être renié par Hitler, furieux : le Führer se voit trahi par tout le monde, même par celui dont il avait fait son successeur, et à qui il arrache avec rage tous les pouvoirs qu'il lui avait donnés.

La vérité, si étonnant que cela paraisse, est probablement que Hitler a cru, presque jusqu'au bout (jusqu'au 20 avril), à un redressement possible. Son destin de surhomme lui devait ce miracle. Son ignorance de la situation réelle sur bien des points, notamment quant à l'état de ses armées, permettait que sa foi en son étoile ne fût pas altérée. Quand la réalité lui est brusquement révélée, il n'y a pas de place dans son esprit pour une dispute pied à pied avec l'adversité. Il est l'homme du tout ou rien, et, si le triomphe lui est refusé, il ne veut que la catastrophe. Dans les propositions de ses conseillers, il y a le désir de voler au secours de ce qui peut être sauvé. C'est tout le contraire de l'état d'esprit de Hitler, pour qui le désastre de l'Allemagne ne saurait être trop grandiose, du moment qu'il est le cadre de sa propre mort.

Peint en ces quelques traits, le tableau de la fin de Hitler ne manquerait pas de grandeur. Il en perd beaucoup si l'on entre dans le détail. Les derniers jours du Führer sont, plus que tous les autres de sa vie, ceux d'un être anormal, bourré de drogues par un charlatan dont il avait fait son médecin de confiance. Encore, M. Trevor Roper n'insiste-t-il pas sur certains points, les relations avec Eva Braun, par exemple. Dans la nuit du 28 au 29 avril, l'avant-dernière précédant sa mort, il épousa cette femme, qui avait été la compagne de sa vie pendant de nombreuses années. On pourrait croire, à lire M. Trevor Roper, qu'il y avait eu là une sorte d'union platonique, où Hitler aurait joué le rôle, sinon d'un Parsifal, à tout le moins d'un Lohengrin. C'est oublier certaines perversions de Hitler, qui était vraisemblablement masochiste. (Rappelons le livre du docteur Achille Delmas, dont nous avons parlé ici même.) Hitler, qui a fait tuer sa propre nièce parce qu'elle ne se prêtait pas à ses exigences, avait trouvé sans doute plus de docilité chez Eva Braun.

Quoi qu'il en soit, les deux amants ne devaient s'épouser que pour se donner la mort le surlendemain 30 avril, à 3 heures de l'après-midi. Hitler se serait tiré un coup de revolver dans la tête, tandis qu'Eva absorbait un poison foudroyant. Leurs corps, transportés hors du souterrain, furent imbibés d'essence et calcinés. Aussitôt après, Gœbbels, seul fidèle jusqu'au bout à son Führer, allait accomplir un suicide collectif encore plus effroyable : il empoisonna ses six enfants, avant de se tuer avec sa femme sur leurs cadavres. M. François-Poncet voit, à juste titre, dans cette tuerie de la famille Gœbbels une des preuves les plus convaincantes de la mort de Hitler. Gœbbels, qui avait pris cette décision atroce, ne l'aurait pas mise à exécution si le Führer n'était pas mort sous ses yeux.

Il n'y a d'ailleurs guère de doute que l'histoire reconstituée par M. Trevor Roper ne soit parfaitement authentique. Quelques points seulement en paraissent contestables. M. François-Poncet doute que Hitler, qui ne brillait pas par le courage physique, ait pu tirer un coup de revolver sur lui-même. On peut répondre qu'Eva l'a peut-être fait avant de s'empoisonner. Plus grave est l'objection qu'il est impossible de réduire des corps en cendres avec de l'essence, serait-ce avec 180 litres, ce qui est la quantité dont on avait fait provision dans le Bunker ; il serait resté au moins les squelettes. Mais, ici, c'est le rideau de fer qui tombe sur ce mystère final : les Russes sont entrés les premiers dans le souterrain, et ils n'ont jamais publié de rapport sur ce qu'ils y ont trouvé.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

HUMORESQUE

Fanny Hurst est une romancière américaine de second ordre, dont les livres ont eu beaucoup de succès aux Etats-Unis et ne sont pas sans mérite. Aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aient fourni matière à des films intéressants : l'écran rejetait quasi antomatiquement ce qu'ils avaient de médiocre et conservait, pour l'amplifier, ce qu'lis possédaient d'attirant. On se souvient de *Back Street,* qui plut assez pour qu'Hollywood jugeât commercialement intéressant d'en tirer, à dix ans d'intervalle, une seconde version, d'ailleurs sensiblement inférieure à la première. Mais, bien avant que le film parlât, *Humoresque* avait fourni matière à une version muette, que j'ai vue, mais dont j'avoue n'avoir conservé qu'un souvenir imprécis. On vient de refaire l'expérience, avec de meilleures raisons, cette fois-ci, puisqu'il est évident qu'il y a tout intérêt, quand on évoque à l'écran un grand violoniste, d'entendre véritablement un virtuose jouer plutôt que de se fier à l'accompagnement improvisé de la salle où le film est projeté.

Le sujet se résumerait à l'histoire d'une vocation musicale contrariée, puis triomphante, si l'âpreté du dénouement ne venait la corriger. Fanny Hurst dément d'ailleurs, par son exemple, que seules les fins heureuses fassent recette. Pour *Back Street,* les scénaristes n'osèrent, d'ailleurs, conserver, ni la première ni la seconde fois, les derniers chapitres du livre, où l'héroïne meurt littéralement de faim. Ici, ils ont eu le courage de terminer sur un suicide, au mépris des objurgations du département commercial et des ligues religieuses, qui surveillent encore plus jalousement aux Etats-Unis qu'ailleurs le conformisme des films. Il faut, du reste, noter que l'un des deux adaptateurs n'est rien de moins que Clifford Odets, l'un des meilleurs dramaturges américains, qui est pratiquement inconnu en France, où l'on n'a joué qu'une seule de ses pièces, et une des moins bonnes. Toutefois, ne nous faisons pas d'illusions : *Humoresque* ne nous entraîne ni dans le domaine de la

M. Eric Johnston, président de l'Association du cinéma américain, a annoncé à la presse de New York que, en raison de la nouvelle taxe de 75 % imposée par le gouvernement britannique dans son « programme d'austérité », les producteurs d'Hollywood ont décidé de mettre l'embargo sur tous les envois de films à la Grande-Bretagne.

psychologie ni même dans celui du romanesque, mais tout simplement dans la romance. Mais si sa valeur artistique s'en trouve, par le fait même, réduite à peu de chose, son succès populaire en est d'autant mieux assuré. Le film est conçu pour faire couler des larmes faciles et les fera certainement couler. Pour ma part, je n'ai pas de préjugés contre la romance, du moment qu'elle est bien exécutée, et celle-ci l'est supérieurement.

Le metteur en scène, Jean Negulesco, avait, avant la guerre, la spécialité des courts métrages, et l'on peut encore voir quelques-uns de ceux-ci en première partie des programmes. Il n'y a que quelques années qu'on lui a confié de grandes productions, par le métrage du moins, car il s'agissait de sujets policiers. Les règles de l'industrie cinématographique sont en effet telles qu'un nouveau venu — que ce soit dans le scénario ou dans la mise en scène — doit commencer par prouver qu'il est capable de faire *Rocambole* ou *le Dernier des Mohicans* avant d'être autorisé à s'attaquer à George Sand ou à Fanny Hurst. (C'est d'ailleurs moins déraisonnable qu'il ne paraît à première vue : Balzac n'a-t-il pas commencé par se faire la main sur quatre ou cinq romans noirs avant d'entreprendre *la Comédie humaine* ?)

Bref, *Humoresque* est le premier drame sentimental de Jean Negulesco et aussi sa première œuvre de classe, puisqu'elle a été jugée digne, un peu imprudemment peut-être, de représenter l'Amérique au festival de Bruxelles. Il a conservé de la routine acquise dans le travail à la chaîne une virtuosité remarquable pour tirer parti de plans indifférents grâce à un montage astucieux. A cet égard, la séquence qui évoque les débuts pénibles du jeune violoniste : sandwiches mangés debout au bistro, sollicitations infructueuses auprès des impresarios, etc., est de premier ordre.

Le mélange de solos musicaux et de scènes jouées est également très habile. Chaque fois, le réalisateur a réussi à établir une continuité sentimentale entre l'intrigue et la musique, l'une portant l'autre, de sorte qu'on n'éprouve pas l'impression d'une anthologie pour violon entrecoupée de dialogues (défaut qui est porté au paroxysme dans *Carnegie Hall*, par exemple).

Néanmoins, ce qu'il y a de plus intéressant dans le film me paraît être l'interprétation de Joan Crawford, qui commence, à quarante ans, une nouvelle carrière dans des rôles tout différents de ceux qui l'avaient rendue célèbre, la bacchante sensuelle et déchaînée de *Our dancing daughters* et *Our modern maidens* (dont le titre, en France, était *les Nouvelles Vierges*). C'est *le Roman de Mildred Pierce*, qui lui valut l'Oscar 1945 de la meilleure interprétation féminine, qui est à l'origine de son nouveau personnage. Elle en a repris quelques traits pour l'héroïne d'*Humoresque*, femme trop riche qui cherche un remède à l'ennui tour à tour dans l'alcool et dans l'amour, et qui ne le trouve que dans le suicide. S'il est un sentiment qu'elle a du génie pour exprimer, c'est celui d'une expérience à la fois riche et amère et du regret désespéré d'une naïveté perdue depuis longtemps. Ajoutons que, comme Dolorès del Rio, si les années l'ont rendue moins jolie, elles ne lui ont rien fait perdre de son charme et de sa sensualité et que sa présence physique à l'écran demeure aussi puissante qu'elle le fût jamais.

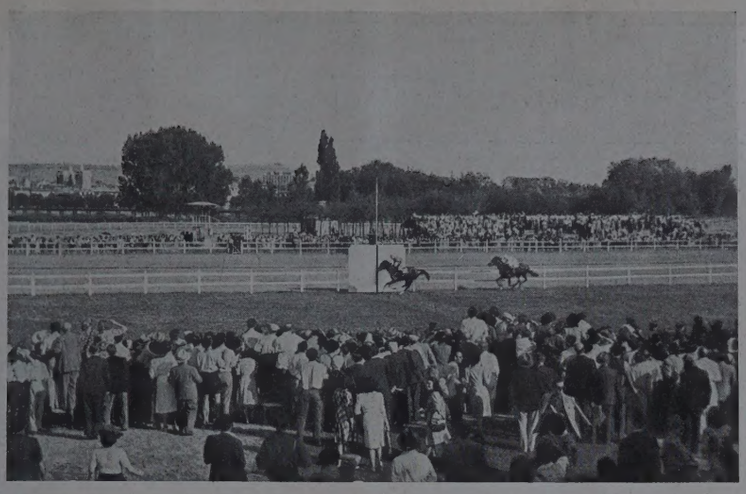
A son côté, John Garfield a une calme autorité dans le rôle du virtuose, très différent pourtant de ceux qu'il avait incarnés jusqu'ici, notamment dans *Air Force* et dans *Destination Tokio*. Et le violoniste anonyme qui le double pour l'exécution des concertos les plus difficiles n'est évidemment pas le premier venu.

PLAISIRS DE VACANCES

Si, dès 1946, de nombreux citadins avaient pu retrouver les saines joies des vacances, l'état de beaucoup de nos stations balnéaires ou climatiques n'avait pas encore permis à la foule des étés d'avant guerre de s'y retrouver. Par contre, 1947 a vu les premières véritables vacances de paix.

Le temps a d'ailleurs favorisé les estivants, et les violents orages qui se sont produits n'ont pas pu empêcher le soleil de revenir régner en maître. C'est par milliers que Parisiens et habitants des grandes villes se sont rendus sur les plages, à la montagne et dans les stations thermales. Non seulement on a pu les accueillir, les loger et les nourrir, mais les grandes manifestations sportives et artistiques qui s'y déroulaient d'ordinaire avant guerre et augmentaient leur renommée et leur vogue sont revenues ajouter un attrait supplémentaire aux classiques plaisirs des vacances.

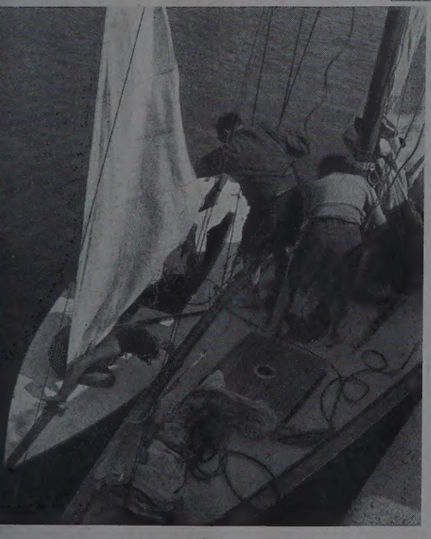
Sur la plage de Trouville, c'est l'affluence des grands jours : simples touristes, baigneurs, enfants, tous jouissent également des plaisirs que leur prodiguent l'air, le soleil et l'eau.



Le Grand prix de Vichy a été remporté par Coaraze, qui, à l'arrivée, dominait nettement ses adversaires.

A Deauville, au Corinthia Polo Club, les fervents du polo se sont affrontés. La coupe Jean-de-Mande a été remise par Mme Courtois à l'heureuse équipe victorieuse.

A Roquebrune, la passion du Christ est reconstituée au cours de la procession votive qui se déroule chaque année depuis 1467. Ponce Pilate se lave les mains.



Fuyant la foule des plages, les heureux possesseurs de voiliers se préparent à gagner la paix du grand large.

A Bayonne, pour la plus grande joie du public, les amateurs ont rivalisé à la fois d'adresse et de vitesse lors d'une course de vaches landaises.

SEP 1 9 1947

Le 28 juillet dernier, sur le territoire de la commune de Jemmapes, en Belgique, a eu lieu le vingt-cinquième anniversaire de la réédification du monument, une colonne surmontée d'un coq gaulois, édifiée par les Belges, en 1907, en souvenir de la victoire française de 1792, détruit par les Allemands en 1914 et relevé en 1918. Le général Dumas, venu de Lille avec un détachement du 43e régiment d'infanterie et sa musique, a reçu un accueil chaleureux de la part des autorités et de la population belges.

BIBLIOGRAPHIE

Le livre de M. Gafenco

M. Grégoire Gafenco, ancien ministre des Affaires étrangères de Roumanie, et ex-ministre de ce pays auprès du gouvernement de Moscou, vient de publier, à la Librairie universelle de France, une édition de son fameux livre : *Préliminaires de la guerre à l'est.* Sans doute est-il inutile de présenter cet ouvrage. On sait, en effet, quel retentissement il eut lors de sa parution, en Suisse, au printemps 1944. *Préliminaires de la guerre à l'est* est plus qu'un livre d'histoire, c'est un document dans lequel l'auteur analyse les divers facteurs qui décidèrent Hitler à lancer ses divisions contre l'U. R. S. S., et quelle fut, par suite, la situation tragique des pays situés entre le Troisième Reich et la Russie. Peu avant que l'auteur se décide à rendre son œuvre publique, Guglielmo Ferrero, c'était quelques jours avant sa mort, lui écrivait : « Je crois que vous avez fixé les lignes définitives de ce chapitre important de l'histoire de la guerre. On pourra ajouter à votre tableau des faits que vous ne pouviez connaître, mais les lignes essentielles ne seront pas changées. »

Dès lors, tout éloge supplémentaire du livre de M. Gafenco devient superflu.

La vie économique d'une région française

Brosser un tableau objectif et complet de la vie économique d'une région française est une entreprise vaste et délicate. Le ministre de l'Economie nationale vient de publier, sur un tel sujet, une étude fort complète du Sud-Ouest (Pyrénées, Languedoc-Roussillon), qui a été réalisée sous la direction de M. l'inspecteur de l'Economie nationale de Toulouse, et qui est tout à fait digne d'intérêt. Remarquablement illustré, cet ouvrage passe en revue les diverses ressources de cette région, tant agricoles, industrielles que touristiques, et donne une idée très précise de la situation actuelle dans laquelle se trouvent ces diverses branches de l'économie.

Il faut souhaiter que le ministère de l'Economie nationale ne s'arrête pas en si bon chemin et que cet ouvrage soit le premier d'une collection complète qui passera en revue, l'une après l'autre, toutes les provinces françaises.

Variétés

Mme Marie-Louise Villiers, qui n'est encore connue que comme auteur dramatique (elle a fait jouer avant guerre *les Souris dansent,* au théâtre de la Madeleine, et, l'an dernier, au théâtre Hébertot, une adaptation des *Hauts de Hurle-Vent*), vient de publier, aux Editions Odile Pathé, un recueil fort agréable de nouvelles, sous le titre : « Moi, je vis ».

PETITES CHRONIQUES

PLUS-VALUES DES ESTAMPES

Un des faits les plus caractéristiques de la fin de la saison dans les ventes publiques de Paris, c'est l'abondance des estampes anciennes et modernes. Il est certain que le public s'intéresse de plus en plus à cette spécialité puisque les prix ne faiblissent pas, bien que les ventes se soient succédé depuis trois mois à un rythme de plusieurs par semaine.

Les estampes anglaises continuent à être très recherchées, même quand elles ne sont pas très rares, comme c'était le cas des deux pendants de W. Ward, *The Gleaners returned* et *Reaping,* que Me Etienne Ader a adjugés à 56.000 francs. *L'Enfant récompensé,* de J. Ward, n'avait pas figuré dans les ventes françaises depuis très longtemps, et la scène, bien anglaise, est d'une grâce exquise : aussi en a-t-on donné 60.000 francs. Ces trois épreuves, imprimées en couleurs à la poupée, étaient du reste très belles.

M. Maurice Rousseau, qui les expertisait, a également présenté, chez Me Hache, deux pendants ravissants de Chappuy, d'après le Suédois Nicolas Lavreince, *les Trois Sœurs au parc de Saint-Cloud* et *les Grâces parisiennes au bois de Vincennes,* qui ont fait 72.000 francs ; à la vente Aubin, en 1887, ils n'avaient pas dépassé 1.020 francs !

De même, *l'Amant écouté* et *l'Eventail cassé,* les deux célèbres pendants de Bonnet, d'après Jean-Baptiste Huet, viennent d'atteindre 38.000 francs ; en 1882, à la vente Dubois du Bais, on put les avoir pour 70 francs, et, en 1878, à la vente Roth, pour 41 francs ! Soit, en ajoutant les frais à la dernière adjudication, une plus-value de 100.000 pour 100 !

Les modernes ne peuvent évidemment pas encore prétendre à de telles différences, et pourtant certaines lithographies de Toulouse-Lautrec, que l'on trouvait pour quelques centaines de francs chez les marchands, il y a une trentaine d'années, sont déjà à des prix qui peuvent rivaliser avec ceux que nous venons de voir ; par exemple, *la Goulue et sa sœur au Moulin-Rouge,* que Me Pognon et M. Maurice Rousseau viennent de faire payer 42.000 francs sans les frais, après avoir obtenu 25.000 francs pour *le Jockey* et 15.000 francs pour *Valentin le Désossé et la Goulue,* en premier état.

A. F.

L'Enfant récompensé, *estampe en couleurs de J. Ward, adjugée 60.000 francs par Me Ader, expert M. Maurice Rousseau.*

LE **SEPTIÈME** NUMÉRO DE

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

PARAITRA LE **15 SEPTEMBRE**

Sommaire :

A POMONE BLESSÉE
Chronique de Louis CHÉRONNET

63° 30' OUEST
Nouvelle inédite de Maurice GENEVOIX
de l'Académie française

MONSIEUR PROVIDENCE
Pièce en 2 actes et un prologue d'Albert HUSSON
Premier prix 1947 de la Société des Auteurs

PROGRAMMES DES CONCERTS PAR T.S.F.

Tous les jours : 9 h. 10 : (B) Musique symph. — 10 h. : (F I) Une heure de musique classique. — 15 h. 45 : (Voix Amér.) Columb. Symph. Orch.

22 AOUT

11 h. 03 : (H) Quatuor (Beethoven). — 12 h. 30 : (B) L'opérette française. — 13 h. 40 : (S) *Le Bourgeois gentilhomme* (Strauss). — 14 h. : (B B C) Scott. Orch. (Schubert, Strauss, Turina). — 14 h. : (B) Musique d'intimité (contemp.). — 16 h. 30 : (P) Sarasate-Dvorak. — 18 h. 41 (F N) Festival Roussel. — 19 h. : (B) Trio (Beethoven). — 19 h. 30 : (B B C) Symph. Orch., direction Boult (Beethoven). — 20 h : (P) Dixième anniversaire de la mort de Roussel. — 20 h. 40 : (M C) *Paillasse,* avec Gigli. — 20 h. 50 : (F N) *Les Pêcheurs de perles.*

23 AOUT

13 h. 30 : (S) Beethoven, par Schnabel. — 14 h. 15 : (B) Musique de ballet. — 15 h. : (B B C) Scott. Orch. (Mozart, Rimsky). — 15 h. 10 : (S) (Berlioz. — 16 h. : (B) Cherubini. 17 h. 30 : (B) Ravel, Fauré. — 20 h. 10 : (I R) (Rossa) *Le Trouvère.* — 20 h. 30 (B) Belles voix. — 20 h. 50 : (F N) Orch. cadets Conserv., direction Munch. — 21 h. 30 : (S) Musique de chambre ancienne. — 22 h. : (P) Phil. tchèque (Smetana, Dvorak). — 22 h. 15 : (H) Orch. Utrecht (Beethoven).

24 AOUT

11 h. 10 : (S) Œuvres pour orgue de Bach. — 12 h. 08 : (B) Concert. — 12 h. 55 : (S) Nouveaux enregistrements. — 13 h. 20 (S) Musique légère. — 14 h. 05 (F N) *Le Grand Mogol,* — 15 h. : (B B C) Concert symph. (Bach, Brahms). — 15 h. : (B) Mendelssohn. — 15 h. 20 : (S) *La Fille de Madame Angot.* — 18 h. : (B) Concert' symph. (Schubert, Wagner). — 20 h. : (B) Concert casino (Weber, Gounod, Lalo). — 21 h. : (P) Mozart. — 21 h. 30 (B B C) Mélodies victoriennes (orchestre et chœurs). — 21 h. 40 : (S) Mélodies irlandaises. — 22 h. : (P) Phil. tchèque, direction Kubelik.

25 AOUT

11 h. : (S) *Faust,* acte V. — 12 h. 15 : (B) Chœurs d'enfants. — 13 h. 55 : (S) Moussorgsky. — 14 h. : (B) Musique intime (moderne). — 19 h. 30 (B B C) Concert symph. (Tchaïkowsky). — 20 h. 30 : (F P) Orchestre national (Beethoven, Fauré, Borodine). — 21 h. : (B) Musique légère. — 22 h. : (P) Phil. tchèque (musique russe).

26 AOUT

12 h. 01 : (F N) Musique de chambre. — 13 h. 05 : (S) *Samson et Dalila* (sélection). — 14 h. : (B) Musique intime (Beethoven). — 19 h. 05 : (B) Chœurs Renaissance. — 20 h. 10 : (I R) (Azzurra) *Aïda.* — 21 h. : (B) Musique casino (Strauss, Bizet, Verdi). — 21 h. 15 : (B B C) Symph. Orch., direction Boult. — 22 h. : (P) Phil. tchèque, direction Kubelik. — 22 h. 10 : (B) Œuvres de Sibelius.

27 AOUT

11 h. : (S) Paderewski et musique polonaise. — 11 h. 45 : (P) Danses tchèques. — 12 h. 08 : (B) Opérette, ballet, opéra. — 14 h : (B) Musique intime (Fauré). — 14 h. 05 : (F P) Musique moderne française. — 17 h. 05 : (B) Concert symph. — 19 h. 30 : (B B C) Lond. Phil. Orch. (Mozart, Brahms). — 20 h. : (B) Concert symph. (Berlioz, Tchaïkowsky). — 20 h. 15 : (S) Festival de Lucerne, direction Furtwangler (Bach, Beethoven, Brahms). — 20 h. 40 : (I R) (Rossa) Concert symph. — 22 h. : (P) Phil. tchèque, direction Munch (Franck, Ravel, Debussy).

28 AOUT

11 h. 30 : (B B C) Musique de chambre (Purcell, Mozart, Chopin). — 13 h. 05 : (S) Darius Milhaud, comp. suis., Schubert. — 14 h. : (B B C) Welsh Orch. — 14 h. : (B) Musique intime (Schubert). — 19 h. : (B) Brahms, Reyer. 20 h. 50 : (F N) Orchestre national (Berlioz, Saint-Saëns, Chabrier). — 22 h. 45 : (F N) Airs anciens.

RECTIFICATIF

Par suite d'une erreur de composition, les noms de deux peintres, dont les œuvres ont été reproduites dans notre numéro 97, sous le titre « Au palais de New York, l'Afrique française », n'ont pas été transcrits avec exactitude. *Le Cimetière d'Hammamet* et le *Paysage de Tunis* sont dus respectivement au talent d'Hélène Farey et de Hannaux. D'autre part, la tête de bronze de De Bus représente une femme Cerbère et non une femme berbère.

Il semble opportun de profiter de
LA PÉRIODE DE VACANCES pour REVISER VOTRE PORTEFEUILLE

Les conséquences des nationalisations ont modifié complètement la structure de tous les portefeuilles même les mieux composés.
Des avis précis sont donc nécessaires.

L'OPINION
Economique et Financière

L'hebdomadaire le mieux informé et le plus précis de la presse financière
vous renseignera exactement sur les modifications qu'il convient d'opérer compte tenu des difficultés actuelles.

Chaque semaine dans " L'OPINION " :

Editorlaux sur les grands problèmes économiques, de Ch. Rist, de l'Institut ; A. Siegfried, de l'Académie française ; des professeurs L. Baudin, J. Percerou, F. Trévoux, P. Vigreux, etc.

Trois revues complètes : **Bourse de Paris** avec appréciations sur les valeurs. Titres se négociant **hors cote.** Actions cotées seulement aux **Bourses régionales.**

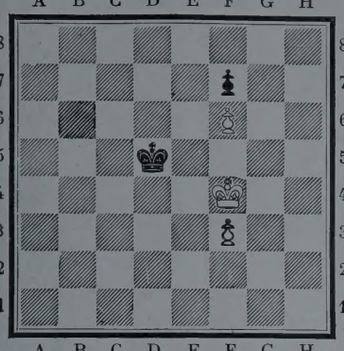
Etude critique pour **chaque augmentation de capital.**

Cote complète des Bourses de Paris et de province, etc.

L'OPINION ne se vend pas au numéro.
Abonn. 6 mois : 200 frs. Essai 1 mois : 30 frs.
1, rue Saint-Georges (9e), C. P., Paris 5110-71.

LES ÉCHECS (N° 33)

Solution de l'étude n° 34, par Grigorieff (1935).



Les blancs jouent et gagnent.

Si c'était aux noirs à jouer, ils feraient nulle ainsi : 1. ..., Rd5-é6 ! — 2. Rf4-g5, Ré6-é5. — 3. f3-f4†, Ré5-é6. — 4. f4-f5†, Ré6-é5 nulle.

Nous comprenons maintenant que 1. Rf4-g5 ? ne gagnerait pas à cause de 1. ..., Rd5-é5 ! (et non 1. ..., Rd5-é6 ?. — 2. f3-f4, R joue. — 3. Rg5-h6 suivi de 4. Rh6-g7 gagne le pion noir et la partie). — 2. f3-f4†, Ré5-é6. — 3. f4-f5†, Ré6-é5 ! nulle.

De même, sur 1. Rf4-g4 ?, Rd5-é6 ! (et non 1. ..., Rd5-é5 ? — 2. Rg4-g5, Ré5-é6. — 3. f3-f4 gagne) ferait nulle, car si 2. Rg4-g5, Ré6-é5 déjà vu.

Cependant, le roi blanc doit arriver à prendre le pion noir pour gagner la partie.

Voici la solution, très subtile :

1. Rf4-f5 ! Rd5-d6 ! (1). — 2. f3-f4 ! (2), Rd6-d7 ! (3). — 3. Rf5-g4 ! (4), Rd7-é8 ! (5). — 4. Rg4-h5, Ré8-f8. — 5. Rh5-g5 ! ! (6), Rf8-g8 (7). — 6. Rg5-f5, Rg8-h7 (8). — 7. Rf5-é4 ! ! (9), Rh7-h6 (10). — 8. Ré4-d5 ! (11), Rh6-g6. — 9. Rd5-é5, Rg6-h6. — 10. Ré5-d6 suivi de 11. Rd6-é7 gagne le pion noir et mène le pion blanc à dame.

Commentaires : (1) Si 1. ..., Rd5-d4. — 2. f3-f4, Rd4-d5. — 3. Rf5-g4 ! (et non 3. Rf5-g5 ? Rd5-é6 ! nulle) 3. ..., Rd5-d6 (si 3. ..., R ailleurs. — 4. Rg4-g5 gagne). — 4. Rg4-h5 ! (menace 5. Rh5-h6 et 6. Rh6-g7 gagne. Mais non 4. Rg4-g5 ?, Rd6-é6 ! nulle) 4. ..., Rd6-é6. — 5. Rh5-g5, R joue. — 6. Rg5-h6 et 7. Rh6-g7 gagne le pion noir et la partie. — (2) Et non 2. Rf5-g5 ?, Rd6-é5 ! nulle. Ni 2. R ailleurs, Rd6-é6 ! nulle. — (3) Si 2. ..., Rd6-d5. — 3. Rf5-g4 ! gagne. Voir note 1. — (4) Et non 3. Rf5-g5 ? ni é4 ?, à cause de Rd7-é6 ! nulle. Ni 3. Rf5-é5, Rd7-ç6. — 4. f4-f5 ? (on peut encore gagner par 4. Ré5-f5 !, comme dans la solution, mais avec perte de temps) 4. ..., Rç6-ç5 nulle. — (5) Le roi noir se prépare à sauver son pion en interdisant la case h7 au roi blanc. Si 3. ..., Rd7-d6. — 4. Rg4-h5 ! gagne. Voir note 1. Si 3. ..., Rd7-é6 — 4. Rg4-g5 gagne. — (6) A 5. Rh5-h6, les noirs répondraient Rf8-g8 et il manquerait une case à droite (la case imaginaire i 7) pour pouvoir tourner la position par la droite et gagner ainsi le pion noir. Le coup du texte 5. Rh5-g5 ! ! force, par zugzwang, le roi noir à se diriger d'un côté ou de l'autre, après quoi le roi blanc attaquera du côté opposé. — (7) Si 5. ..., Rf8-é8. — 6. Rg5-h6, Ré8-f8. — 7. Rh6-h7, Rf8-é8. — 8. Rh7-g7 gagne. — (8) Si 6. ..., Rg8-f8. — 7. Rf5-é5, Rf8-é8. — 8. Ré5-d6, Ré8-d8. — 9. f4-f5, Rd8-é8. — 10. Rd6-ç7 gagne le pion noir et la partie. — (9) Et non 7. Rf5-é5 ?, Rh7-g6 ! nulle. — (10) Si 7. ..., Rh7-g6. — 8. Ré4-é5 gagne. — (11) Menace 9. Rd5-d6 et 10. Rd6-é7 gagne. Et non 8. Ré4-é5 ?, Rh6-g6 nulle.

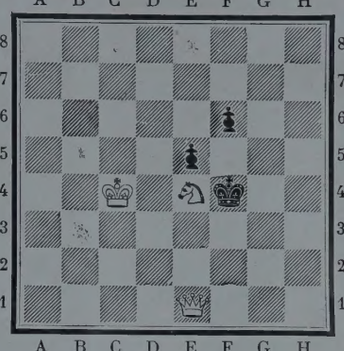
Dans une rencontre récente, la Tchécoslovaquie a battu la France par 11 points à 9.

Voici une jolie partie de cette rencontre :

Blancs : Opocensky — Noirs : Muffang (France).

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cg1-f3, d7-d5. — 4. g2-g3, Ff8-é7. — 5. Ff1-g2, 00. — 6. 00, ç7-ç6. — 7. Cb1-d2, b7-b6. — 8. Dd1-ç2, Fç8-b7. — 9. é2-é4, d5×ç4. — 10. é4-é5, Cf6-d5. — 11. Cd2×ç4, Cb8-d7. — 12. b2-b3, Ta8-ç8. — 13. Fç1-b2, ç6-ç5. — 14. Dç2-é4, b6-b5. — 15. Cç4-d6, Fé7×d6. — 16. é5×d6, Cd7-f6. — 17. Dé4-h4, ç5-ç4. — 18. b3×ç4, Tç8×ç4. — 19. Cf3-é5, Tç4-ç2. — 20. Fb2-ç1, Dd8×d6. — 21. Cé5-g4, Cf6×g4. — 22. Fg2-é4 (s'imaginant gagner la qualité grâce à la double menace de mat sur h7 et de prise de la tour, mais Muffang a vu beaucoup plus loin) 22. ..., Cd5-f6 ! !. — 23. Fé4×b7 (si 23. Fé4×ç2, Dd6-d5. — 24. f2-f3, Dd5×d4† gagne) 23. ..., Tç2×f2 ! Les blancs abandonnent. Sur 24. Tf1×f2 suivrait Dd6×d4, etc.

Problème n° 35, par Sam Loyd. N. Y. Clipper, mai 1856.



Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

André Chéron.

PHILATÉLIE

L'ACTUALITÉ FRANÇAISE

Le mois d'août a été inauguré par les deux nouveautés prévues. Un 6+4 fr. gris noir, dessiné par Joly et gravé par Mazelin, est consacré à l'anniversaire du « Commando de Saint-Nazaire ». Cette vignette n'est pas particulièrement belle ; en revanche, le 5 fr. brun du « Jamboree » scout est heureusement venu ; dans son harmonieuse simplicité, il nous paraît appartenir à la meilleure esthétique du timbre-poste. Le motif choisi réunit la fleur de lis et le nœud, symboles de l'unité scoute.

Ces deux nouveautés ont été émises le 2 août. A ce moment, divers timbres récents étaient déjà épuisés : les 4 fr. 50 *Pavie* et *Fénelon*, le 6 fr. *U. P. U.* En outre, les valeurs suivantes sont retirées de la vente le 23 août : 1) *timbres ordinaires* : type *Ecu*, 10 et 30 c. ; *Sérès*, 80 c. ; *Marianne*, 5 fr. vert ; 2) *timbres spéciaux* : les séries *Cathédrales* et *Union postale universelle*, y compris le 500 fr. de poste aérienne ; enfin, le 4 fr. 50+5 fr. 50 *Louvois*.

A Monaco, notons la suppression du 2 fr. 50 poste Louis II, des 10, 30 et 50 cent. *taxe*. Les mêmes valeurs d'Andorre disparaissent, ainsi que le 4 fr. 50 bleu vert émis au printemps, et dont la carrière aura été fort courte. Ajoutons qu'en vertu d'un arrêté les séries de timbres-taxe commenceront dorénavant avec le 1 fr. : tous ces aménagements résultent de l'augmentation des tarifs postaux.

Le renouvellement actuellement en cours des séries coloniales coûte cher aux philatélistes, mais il nous vaut, plus souvent qu'autrefois, le plaisir d'apprécier des belles vignettes et des tentatives inédites dans l'art du timbre-poste.

La série récente de *la Réunion* est particulièrement intéressante à cet égard. Elle a été réalisée suivant un nouveau procédé d'héliogravure, qui consiste à combiner les couleurs, en obtenant des dégradés, et non à les juxtaposer. On peut ainsi produire de saisissants effets de coloris.

Les timbres-poste comprennent six dessins, répartis en groupes de trois valeurs : une falaise escarpée (10 à 40 c.) ; un planteur récoltant la canne à sucre (50 à 80 c.) ; une cascade (1 fr. à 1 fr. 50) ; un piton rocheux et un bananier (2 à 4 f.) ; un paysage montagneux (5 à 10 f.) ; un navire et l'île (15 à 25 f.). Chaque valeur est imprimée en deux nuances combinées, dont l'une est la couleur prédominante.

Réalisés en très grand format, les trois timbres de poste aérienne illustrent particulièrement la valeur évocatrice des procédés modernes. Le 50 fr. nous fait voir l'ombre d'un avion qui se profile sur la côte de l'île — un motif analogue, l'ombre d'un monoplan sur le sable du désert, a déjà été utilisé en 1934 pour un timbre de Tripolitaine. Sur le 100 fr., c'est un quadrimoteur en piqué qui se dirige vers l'île ; enfin, le 200 fr. évoque la Réunion au soleil couchant, vue de la carlingue d'un avion.

NOUVELLES D'ITALIE

Les postes italiennes sont prudentes et n'émettent actuellement que des séries normales. Les changements de tarif, aussi fréquents que chez nous, vont introduire de nouveaux remaniements, et voici déjà

un provisoire, un 6 L. obtenu par surcharge sur le 3 L. 20 orange de poste aérienne.

On annonce cependant la préparation de plusieurs séries spéciales. L'une serait consacrée au savant Marconi ; on songe également à des timbres grevés d'une forte surtaxe au profit de l'enfance malheureuse.

Mais c'est surtout à Saint-Marin que l'activité philatélique ne chôme pas. Les nouveautés paraissent sans arrêt et la spéculation s'en empare aussitôt. Cette vague ininterrompue devient inquiétante : en effet, après la trop copieuse série « Roosevelt », voici des provisoires — surcharges 6, 15, 21 L. sur des timbres-poste et exprès, ainsi que sur des valeurs de la série « Roosevelt » ; puis un commémoratif de la « Journée philatélique » Rimini — Saint-Marin (18 juillet), obtenu par surcharge sur le stock restant du 100 L. avion (on ne pouvait pas le laisser s'épuiser normalement !) ; enfin, voici une série annoncée depuis plusieurs années pour commémorer la libération (au XVIII[e] siècle...) de la République de Saint-Marin, lorsqu'elle fut menacée d'annexion aux Etats pontificaux par le cardinal Alberoni. Ces timbres ont été imprimés en Angleterre, dans le style classique et bicolore des vignettes coloniales ; un type unique, saint Marin relevant la République, et huit valeurs, poste 1, 2, 4, 10, 25, 50 L., avion 25 et 50 L. Mais quand le directeur des postes de ce petit pays consentira-t-il à prendre un repos bien gagné ?

NOUVELLES DE SUISSE

Le 9 août a paru une série de quatre timbres destinés à commémorer le centenaire des chemins de fer fédéraux suisses. Héliogravés en trois couleurs chez Courvoisier, ils ont chacun un sujet différent : sur le 5 cent. vert, jaune et gris, nous voyons une locomotive de 1847, et sur le 10 cent. brun, gris et chamois, une de ses sœurs modernes, de type aérodynamique. Les deux autres valeurs sont consacrées à l'électrification : le 20 cent. rouge, chamois et carmin représente le rapide électrique du Gothard, et le 30 cent. bleu, gris et bleu pâle, le croisement sur un pont de deux trains conduits par des automotrices. Cette série restera en vente jusqu'au 31 décembre.

On prévoit comme chaque année l'émission de la série « Pro Juventute » pour le 1[er] décembre. En outre, deux projets sont déjà connus pour 1948 : il s'agit d'une série commémorant les *Jeux olympiques* de 1948, et d'une ou plusieurs vignettes rappelant le centenaire de la constitution helvétique du 18 septembre 1848.

Du Liechtenstein on apprend que le 5 fr. brun-rouge du type *Armoiries*, paru en mars de cette année, est déjà épuisé : il s'agirait d'une bonne valeur en service pendant peu de temps. D'autre part, la parution d'une nouvelle série de poste aérienne serait prochaine.

J. Bellay.

PIDAULT, ARMURIER
BOCHOT, Succr
42, Rue de l'Arcade - PARIS-8e
ANJOU 36-20
Paires de fusils, cal. 12-16-20
Holland. à éjecteurs, s/commande.
En magasin, quelques belles armes à prendre de suite.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE
Magnifique appartement, 7 pièces, jardin d'hiver, 2 s. de bains, cuisine, office, etc. Tout confort. Vue imprenable, quart. aristocratique de Nice. 3.500.000. **TRANSACTION SERVICE**, 3, rue Montorge, GRENOBLE - Téléphone : 34-67.

HOTELS et VILLÉGIATURES
ARIÈGE
AX-LES-THERMES
Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses. Excursions - Chasse Pêche - Tennis - Casino.

François Huchard
LA MARQUE RÉPUTÉE
Fantaisies de Coiffure
Peignes de Toilette façonnés main
PARIS 26 BOULEVARD DE STRASBOURG
OYONNAX (AIN) 8.10 RUE PARADIS

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

SEP 1 8 1947

POUR VOTRE CHAUFFAGE CET HIVER...

utilisez économiquement le courant d'heures creuses.

L'accumulateur de chaleur
MULTICELLULAIRE

Mécano

(breveté S. G. D. G.)
dernière création

vous fournira à tout moment
la chaleur qui vous est nécessaire.

Économique, car d'un rendement inégalé de 85 %, il doublera votre réserve de chaleur.

Études et devis gratuits par les services de la **SOCIÉTÉ MÉCANO FRANÇAISE**, technicien du chauffage électrique, 104, avenue des Champs-Élysées — PARIS.
Questionnaire G envoyé franco sur demande.

Publ. STORA.

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1947.
Imprimeur no 33.